

PER

R-382

EX-2

Bibliothèque des

TROIS-RIVIÈRES

Public Library

Revue Dominicaine

Mai 1934

Revue Dominicaine

Paraît chaque mois à 80 pages

Directeur

R. P. M.-A. LAMARCHE

Conseil de Rédaction

RR. PP. Ceslas FOREST
Benoît MAILLOUX
Raymond VOYER
Th.-M. LAMARCHE
Albert SAINT-PIERRE

Abonnements

Canada: \$2.00
Etranger: \$2.25
Avec le « Rosaire »:
25 sous en plus par an
Le numéro: 25 sous

La Revue ne sera pas responsable des écrits de collaborateurs étrangers à l'Ordre de S. Dominique.

EN JUIN

REPONSE A NOTRE ENQUETE

par L'HON. FERDINAND ROY
Juge de la Cour des Sessions à Québec

KATHERINE MANSFIELD

par Mlle FRANCE ANDERSON

5375, Av. N.-D. de Grâce, Montréal (Canada)

ARTICLE PREMIER

La Société des Artisans Français a pour objet de...

Elle a pour but de...

Elle se propose de...

Elle est organisée en...

Elle a son siège social à...

Elle est constituée de...

Elle est soumise à...

Elle est reconnue...

Elle est autorisée à...

Elle est habilitée à...

Elle est chargée de...

Elle est tenue de...

Elle est responsable de...

AVEZ-VOUS PREVU

Que le Destin (même sans fatalité extraordinaire) peut, en vous enlevant soudain à l'affection des vôtres, les priver de leur soutien moral et matériel, compromettre leur avenir ou même les plonger dans le dénuement complet?

Qu'un capital supplémentaire — ou peut-être même le seul qui vous restera — à toucher inéluctablement à l'époque choisie, à l'heure de la retraite ou au début de votre vieillesse, est une agréable perspective?

Que les entreprises humaines dans lesquelles vous êtes intéressé sont faillibles, et qu'une mesure de prévoyance basée sur des certitudes mathématiques doit de toute manière retenir votre attention, quelle que soit votre situation actuelle?

Que l'éducation de vos enfants, l'avenir que vous entrevoyez pour eux, ainsi que pour votre femme et tous les vôtres, reposent, à l'heure actuelle, uniquement sur cette base si fragile qu'est votre propre existence?

Si vous l'avez prévu, qu'attendez-vous donc pour vous assurer dans

LA SOCIÉTÉ DES ARTISANS CANADIENS-FRANÇAIS

La plus forte Société française en Amérique

Qui vous libèrera de tous soucis, sans charge excessive?

La Société des Artisans Canadiens-Français

Société mutuelle astreinte aux mêmes obligations légales de sécurité que les
Compagnies commerciales.

VIE, ACCIDENT, MALADIE, INVALIDITÉ, RENTES VIAGÈRES.

Tous les bénéfices réalisés, au lieu d'être distribués à des actionnaires, vont
directement aux assurés eux mêmes.

850 succursales et bureaux de perception au Canada et aux États-Unis.

Siège social: MONTREAL.

Réserve accumulée: plus de \$14,500,000.00.

Bénéfices payés, depuis la fondation \$20,000,000.00.

Dividendes payés aux sociétaires durant l'année 1933: \$90,739.13.

Mai 1934

SOMMAIRE

M. Paul FONTAINE
RÉPONSE À L'ENQUÊTE

T. R. P. M.-D. CHENU, O. P.
PAROISSE ET OEUVRES

M. Gustave LANCTOT
JACQUES CARTIER DEVANT L'HISTOIRE

R. P. BERGERON, O. P.
CHRONIQUE D'APOLOGÉTIQUE

LE SENS DES FAITS

L'ORIENTATION PROFESSIONNELLE AU SÉMINAIRE DE JOLIETTE,
par le R. P. Fafard, C. S. V. — Le Père Bacon : NOVISSIMA
VERBA, par le R. P. Lamarche, O. P.

L'ESPRIT DES LIVRES

Ravignan : DERNIÈRE RETRAITE (S.-M. V.) *Frémont* : PIERRE RADISSON (B. G.) *Paquin* : LE PARIA (B. G.) SEMAINE SOCIALE DE RIMOUSKI (T.-M. L.) *R. P. Urbain-Marie* : AMES JAPONAISES (F.-M. F.) *Dr D'Eschevannes* : PASTEUR (Dr A. L.) ET À L'HEURE DE NOTRE MORT (R. L.) *Fr. Gilles* : LES CROISÉS PACIFIQUES (A.-M. R.) *Dom Guéranger* : SAINTE CÉCILE ET LA SOCIÉTÉ ROMAINE AUX PREMIERS SIÈCLES (A.-M. G.)

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
DEPARTMENT OF CHEMISTRY
CHICAGO, ILLINOIS

SYNOPSIS

The present work is a study of the reaction of the various members of the series of substituted aldehydes with the various members of the series of substituted amines.

MATERIALS

The various members of the series of substituted aldehydes were prepared by the usual methods and purified by the usual methods. The various members of the series of substituted amines were prepared by the usual methods and purified by the usual methods.

EXPERIMENTAL

The reaction of the various members of the series of substituted aldehydes with the various members of the series of substituted amines was carried out in the following manner:

Reaction of Benzaldehyde with Methylamine

A solution of 10 g. of benzaldehyde in 100 ml. of water was mixed with a solution of 10 g. of methylamine in 100 ml. of water.

The mixture was allowed to stand for 24 hours at room temperature. The mixture was then poured into 500 ml. of water and the precipitate was filtered off and dried in a vacuum oven at 50°C. for 24 hours.

The yield of the product was 15 g. The product was a white solid which melted at 100°C. The product was identified as benzaldehyde methylamine adduct.

The reaction of benzaldehyde with ethylamine was carried out in the same manner as the reaction of benzaldehyde with methylamine. The yield of the product was 18 g. The product was a white solid which melted at 110°C. The product was identified as benzaldehyde ethylamine adduct.

The reaction of benzaldehyde with propylamine was carried out in the same manner as the reaction of benzaldehyde with methylamine. The yield of the product was 20 g. The product was a white solid which melted at 120°C. The product was identified as benzaldehyde propylamine adduct.

The reaction of benzaldehyde with butylamine was carried out in the same manner as the reaction of benzaldehyde with methylamine. The yield of the product was 22 g. The product was a white solid which melted at 130°C. The product was identified as benzaldehyde butylamine adduct.

The reaction of benzaldehyde with pentylamine was carried out in the same manner as the reaction of benzaldehyde with methylamine. The yield of the product was 24 g. The product was a white solid which melted at 140°C. The product was identified as benzaldehyde pentylamine adduct.

The reaction of benzaldehyde with hexylamine was carried out in the same manner as the reaction of benzaldehyde with methylamine. The yield of the product was 26 g. The product was a white solid which melted at 150°C. The product was identified as benzaldehyde hexylamine adduct.

The reaction of benzaldehyde with heptylamine was carried out in the same manner as the reaction of benzaldehyde with methylamine. The yield of the product was 28 g. The product was a white solid which melted at 160°C. The product was identified as benzaldehyde heptylamine adduct.

Réponse à l'enquête

« *Vie intellectuelle, idées ou préoccupations religieuses de nos professionnels* »

LES AVOCATS

I

L'activité intellectuelle des peuples comme celle des individus est en fonction du milieu. Certains génies administratifs, Auguste, Louis XIV, Périclès, Justinien, Napoléon, précipitent des éclosions artistiques, littéraires, juridiques qui auraient peut-être eu lieu sans eux, mais à coup sûr plus lentement et moins brillamment. Ces génies, ce n'est pas tel ou tel régime qui les produit, car la constitution à part de l'Eglise catholique n'a donné qu'un Léon X, la monarchie française, qu'un Louis XIV. Leur mérite est d'interpréter définitivement un moment de l'histoire de l'esprit humain. C'est alors que naissent les œuvres essentielles, celles qui illuminent plusieurs siècles.

II

Il y a des milieux riches, il y a des milieux pauvres. La prospérité économique n'est pas nécessairement synonyme de progrès intellectuel. Ce progrès vient davantage d'un souci généralisé

des choses de l'esprit. Certaines civilisations se contentent de sorciers, d'autres de répétiteurs ; certaines appellent des maîtres, à d'autres il faut des génies. Rome s'est fait expliquer Homère, Platon, Solon, Lycurgue, puis elle a produit Virgile, Cicéron, Justinien. Le colonialisme intellectuel est de tous les temps.

III

Pour vivre intellectuellement de façon intense, il faut que le pain quotidien ne soit pas une obsession. En ce sens l'accumulation séculaire de capitaux est un avantage précieux. La multiplicité des œuvres littéraires, scientifiques, artistiques est encore un adjuvant : Mussolini interprète magnifiquement les ruines de la Rome impériale. *Quid* de la stagnation relative de la vie artistique dans la Grèce moderne ? Peut-être y a-t-il une loi, encore obscure qui régularise, pour un peuple, les cycles de l'esprit.

Le « *cedant arma togæ* » est toujours vrai. La beauté, la vérité sont œuvres de paix. *Primo vivere...* Napoléon fait exception qui en guerres continuelles, a néanmoins doté la France d'institutions permanentes, d'un code qui suffirait à la gloire d'un homme ; mais Napoléon, parce que transcendant, ne peut être jugé suivant nos communes mesures.

IV

Les pays neufs, les colonies ont surtout be-

soin de réalisateurs. Ce besoin est tellement pressant qu'ils dédaignent trop les théoriciens. Pourtant, ceux-ci, n'en seraient pas moins utiles ; ils feraient éviter les erreurs inévitables de l'empirisme. Athènes et Rome à leurs débuts ont évité ces erreurs ; ils ont écouté leurs sages. Toutefois, l'excuse est valable, car les tâches sont trop nombreuses qui attirent l'attention. Il naît tout de même une certaine science mais qui n'a rien de la science pure. Ce qui est recherché ce n'est pas la lumière, ce sont des lumières. Aussi bien les savants ou ceux que l'on désigne comme tels, courent-ils de tous côtés ; ils font des découvertes, ils multiplient des essais, ils ébauchent. Il en est ainsi de toutes les activités artistiques.

V

Les loisirs leur manquent. Ils sont pris eux-mêmes par les soucis matériels de la communauté. Ils sont pauvres comme les autres. Les heures consacrées à la science s'ajoutent au labeur quotidien : elles sont l'accessoire. Or la science ne pardonne pas qu'on la néglige : il lui faut toutes les heures du jour.

Certains toutefois auraient « l'aisance » qui n'ont plus le goût, soit parce que cette aisance arrive trop tard, soit parce qu'ils n'ont pas appris à utiliser leurs loisirs, soit parce que par habitude ils éparpillent leur attention.

VI

Le climat est un autre facteur. Est-il rude qu'il exige plus de travail, d'efforts. Surtout dans une terre à civiliser. On peut philosopher sur le seuil d'une hutte, sous les latitudes tempérées; le songe créateur, au sein des tempêtes septentrionales, est plus difficile. Par contre, il gagnera peut-être en intensité.

VII

Que dire des terres conquises ? Le perdant se ressentira longtemps de la défaite. Surmontera-t-il jamais un complexe d'infériorité qui semble attaché à lui comme une tare ?

Si le peuple conquis persiste à ne pas l'être, toute son énergie se portera à vaincre la défaite. On aura des générations de lutteurs ; on n'aura pas des générations de savants. Les écrits seront des passions en acte, non des théorèmes. Il se développera une certaine timidité intellectuelle. On aura peur de la vérité parce que celle-ci pourrait ne pas servir. Or les vaincus sont par nécessité des utilitaristes. Psychologie peu propice au progrès scientifique.

VIII

La famille dans les pays neufs et catholiques est nombreuse. C'est dire que le foyer n'est pas une cellule, que la solitude arrive sur la fin du jour, avec le sommeil. Le chef pense aux petits qui deviendront grands. Ce serait presque une

faute pour lui de pratiquer en fait le célibat.

Certains le pratiquent, mais il y a beaucoup de cœurs qui pleurent. Il est peut-être plus méritoire de songer à nourrir ses héritiers qu'à leur laisser la découverte d'un principe scientifique.

IX

Certaines sociétés libèrent leurs savants des soucis matériels ; d'autres ont, par tradition séculaire, l'oreille du monde entier. Ce qui permet aux savants de vivre de leurs écrits. Ailleurs, le culte de la science demande des héros, ou des saints ou des révoltés. Il ne faut pas être surpris de les trouver rarement, même chez l'élite. Aussi bien la vie intellectuelle sera-t-elle tout au plus, pour employer le langage universitaire, d'ordre secondaire. Comme compensation elle sera généralement saine. Il y aura moins de savants, moins aussi de cérébraux.

X

On a simplifié volontairement les données du problème. On n'ignore pas qu'il n'est aucune de ces prémisses qui ne pourrait être contredite. On croit qu'il est en elles suffisamment de vérité pour constituer une somme. Il reste à démontrer qu'on ne s'est pas éloigné de son sujet : la vie intellectuelle de l'avocat canadien.

XI

L'avocat canadien est un produit intellectuel des humanités telles qu'elles sont enseignées dans Québec. On a fait, on fait encore leur procès.

L'avocat aurait tort de s'en plaindre puisque le reproche le plus fréquent qu'on leur adresse est de ne former que des avocats. L'on a gardé bon souvenir de l'humanisme « grand siècle » du Petit Séminaire de Québec. Les professeurs étaient compétents. Plusieurs avaient parfait leurs études en Europe. Certains manuels étaient leur œuvre. Ils avaient du prestige, ce qui est essentiel. On poussait à l'étude. Huit à dix années de gymnastique intellectuelle intense ; contact quotidien avec les chefs-d'œuvre de l'esprit humain ; conscience nette de ses possibilités, de ses déficiences. tout cela est un apprentissage merveilleux. On s'étonne que l'élève qui y est soumis soit plus tard, en certains cas, aussi terne. C'est qu'on demande trop aux humanités. L'expérience universelle enseigne pourtant que sur une promotion de trente, on trouvera vingt ans après, au plus cinq esprits vraiment distingués. Les autres n'auront tout de même pas perdu leur temps. Un finissant moyen de nos collèges classiques vaut un finissant supérieur des autres écoles. La différence même est sensible ; il suffit de les écouter quelques instants.

On est ici à la source de la vie intellectuelle de l'avocat.

XII

Le cours classique est un enseignement secondaire. Il semble qu'on oublie trop cette ca-

ractéristique essentielle quand on le soumet à l'analyse. Il est un point de départ, non un point d'arrivée. Beaucoup d'avocats le comprennent qui reviennent à leurs humanités, qui du moins reprennent contact avec les auteurs du cycle. Certains font leurs délices de Bossuet, d'autres lisent Saint Thomas dans le texte ; certains approfondissent Cicéron, d'autres apprennent à vivre avec Montaigne. L'avocat des districts ruraux a une curiosité intellectuelle peut-être en moyenne plus grande que celui des grandes villes, pris par tant de choses. Il en est aussi pour qui la fin du cours est la fin des études. Ils oublient qu'on peut être fidèle à sa carrière et traître à sa vocation. Sont-ils nombreux ? On ne sait. Peut-être pas plus, quoi qu'on en dise, que dans des milieux identiques ailleurs, que dans certaines villes de province françaises. (On devrait cesser de comparer Québec ou Montréal à Paris : il n'y a pas de proportion). Ceux-là propagent la légende de notre inaptitude à la vie de l'esprit.

A voyager on se convainc pourtant qu'il y a autant d'activités intellectuelles dans la province de Québec que dans toute autre « province » du monde. Quel est le peuple qui avec notre histoire eût fait autant ? N'est-ce pas cela le miracle canadien, bien plus que notre latinisme tant vanté ? Ce serait le beau sujet d'un discours de Saint-Jean Baptiste et qui serait de nature à en relever le genre.

XIII

Le deuxième cycle de la vie intellectuelle du futur maître est le stage universitaire. Le premier contact est assez souvent de désenchantement. La sèche et nécessaire analyse de textes de lois quand le souvenir de Cicéron, de Démosthènes, de Berryer, de Montalembert est encore vivace, rebute. Le droit est une science non un art. C'est une science d'analyse pure. La fantaisie y est vice rédhibitoire. Les succès de cours d'assises, sous leur apparence quelque peu théâtrale, sont avant tout des succès de logique. Le clerc y est mal préparé, en ce sens que personne ne lui a dit ce que comportent les sciences juridiques. On assure que les choses se passent de nos jours autrement dans certains collèges.

XIV

Belles années ! Les plus belles qui soient ! On est libre, on est jeune, on est indépendant. Le sens de la vie se fait plus net. L'atmosphère de serre chaude du collège est en définitive un peu fausse. A l'université la liaison se fait avec la réalité. Il en est qui sont tellement subjugués par le contraste qu'ils rejettent, comme non avvenu, l'enseignement reçu. Ils courent vers ce qu'ils croient des nouveautés. Plus tard ils y reviendront.

La vie intellectuelle de l'étudiant en droit ? Nous la croyons très intense. Elle se porte moins vers les livres que vers les gens. Il observe, il

compare, il juge. Dieu sait s'il juge !

C'est le temps où l'on recherche les paradoxes, la contre-partie de tout. On plaide. C'est au barreau que l'on constate que tout est relatif. C'est alors que se révèle le monde politique auquel l'avocat ne sait pas résister, auquel il ne doit pas résister, car il est appelé à y jouer un rôle, si petit qu'il soit.

XV

Toutes les familles d'esprit évidemment : les « juridiques », en proportion de plus en plus grande ; les littéraires qui aiment le droit, comme au collège, ils aimaient les belles-lettres ; les amateurs qui vont à l'école de droit parce que « c'est moins long » ; les politiques qui rêvent de portefeuilles de ministres et qui ne manquent pas une lutte électorale ; les « sociaux » qui veulent continuer l'œuvre des grands apôtres laïques de France ; les mondains. Catégories qui se mêlent en fait.

XVI

Les maîtres — certains remarquables de science, de profondeur, de distinction. L'expérience pédagogique fait souvent défaut. D'autres raseurs au suprême (hâtons-nous de dire qu'il en est en France qui ne leur cèdent en rien). La plupart compétents. Très peu s'intéressent vraiment aux élèves. Le cours terminé, il s'enfuyaient, comme débarrassés. Il semble que c'est

là une lacune. L'étudiant a besoin du contact du maître ; ses études le demandent. Sa vie intellectuelle en serait réchauffée. En France les professeurs invitent les élèves à leur foyer. Nous n'oublierons pas la surprise de certain maître de Laval à qui nous avons rendu visite « dans le temps des fêtes » et le charme de sa conversation.

XVII

Le recrutement du corps professoral se fait, à notre avis, contre tout bon sens. On choisit l'avocat qui a réussi dans sa profession alors que c'est à cette époque qu'il n'a plus de temps à donner à l'enseignement. On dit que les choses sont changées. On ne tient pas assez compte des compétences particulières. On nommera professeur de droit criminel tel qui sera surtout remarquable en droit civil. Des considérations de famille, de politique, d'amitiés entrent en jeu qui ne devraient pas exister.

Tout cela influe-t-il sur la vie intellectuelle de l'avocat ? Comment le demander ? Un climat différent stimulerait l'ambition, pousserait à l'étude, au travail en profondeur.

Il faut croire que « tout cela » est humainement inévitable ; que tout est bien de ce qui est, qu'il ne faut pas « s'en faire ».

XVIII

L'avocat est « reçu ». Heure inoubliable !

Lendemain pénible mais merveilleux encore. Ses activités intellectuelles il les emploie à chercher le client. « S'il part seul », sans influence de famille, sans argent, sans « village » où il est gros Jean, la lutte est belle. Elle est harassante aussi. Plusieurs lâchent, font du journalisme, gagnent le fonctionnarisme ! S'il entre dans un « grand » bureau, l'ascension est longue, les honoraires maigres.

XIX

Les études supérieures ? Il y a la thèse à laquelle presque tous les avocats ont songé. Le doctorat est pénible pour les bourses modestes. C'est une perte sèche assez considérable. Il faudrait que les universités, le Barreau récompensent matériellement les œuvres de mérite. On exige plus, dit-on, l'impression : c'est excellent. On suggérerait volontiers une organisation du doctorat juridique comme celle qui existe en France, mais c'est probablement, pour des années, une utopie.

XX

Ecrits juridiques ? Ce qui se vend ce sont les rapports judiciaires, les auteurs de droit civil français, les codes annotés, les ouvrages d'informations pratiques. La bibliothèque canadienne-française est à ce point assez bien fournie. Un obstacle : le public acheteur. Les ouvrages français de droit canadien s'adresse à un public restreint et pauvre. Car le Barreau est pauvre.

C'est une tradition universelle. Alors ? La vie intellectuelle de l'avocat est forcément faite d'assimilation. Il est un temps où il est matériellement impossible d'écrire. La journée d'un « gros » avocat (comme disent nos gens) commence avant neuf heures pour se prolonger presque sans répit tard dans la soirée. Après cet effort, et c'est un grand effort d'intelligence, la « faculté » (aux deux sens du mot) songe au sommeil.

XXI

On laissera au lecteur le choix des conclusions pour examiner la proposition qui dans cette enquête a trait à la vie religieuse.

Dix ans de cours classique, de « petit séminaire » laissent leur empreinte. L'avocat est croyant. On ne trouve pas beaucoup de libres-penseurs militants au Barreau. Ceux qui auraient tendance à l'être n'ont pas fini leurs cours ou sont à brevet.

Sincérité ? Nous avons affaire à des hommes et être catholique totalement, à chaque minute du jour, seul, en public, il n'est pas téméraire de dire qu'il est peu de personnes qui le soient. Dans la province de Québec nous avons l'Eglise triomphante et les cortèges de triomphes ne sont pas toujours composés de saints. L'Eglise fût-elle souffrante ou seulement militante, les déflections seraient-elles multiples ? Qui sait ? Il n'y a pas de raisons de croire que les abandons

seraient plus nombreux au prétoire. Le Barreau ne tire pas orgueil de Pilate.

XXII

Comme aliment de vie religieuse, les retraites fermées suppléent à l'insuffisance, à la pauvreté apparemment inévitable des sermons de trop de paroisses. Ces retraites sont suivies par un grand nombre.

Les avocats sont meilleurs que leur réputation et il n'est pas juste qu'on leur ait donné comme patron Saint Yves pour les raisons que l'on sait. Une étude n'est pas une épicerie et la balance de la justice tient compte des impondérables.

L'apostolat laïque tel que conçu à l'heure actuelle trouve chez les avocats plusieurs adeptes qui sont connus et beaucoup de sympathisants qui ont la pudeur de leurs sentiments religieux. Il semble qu'au lieu de faire de l'apologétique négative, on devrait découvrir davantage la substance incomparable de la doctrine du Christ. Qu'importe après tout que l'Eglise ait ou non emprisonné Galilée et comme ce problème est de peu de portée quand on étudie les Pères, les hérésies et la grande histoire de l'Eglise. L'Imitation nous dit que les Juifs allaient à Béthanie non pour voir Jésus, mais Lazare ressuscité. On comprend que le fait était d'importance, mais combien plus important Celui qui le posait. Intéres-

sons-nous, et qu'on nous intéresse à autre chose qu'aux à-côtés du Christ.

XXIII

Cette « déclaration » contient beaucoup de paragraphes qui voudraient se lier les uns aux autres. Les dix premiers contiennent des considérations générales qui veulent expliquer ceux qui suivent. On suggère plus qu'on ne démontre. Il faudrait peut-être des plaidoiries orales. Le lecteur les fera. Le genre adopté n'implique aucune velléité de faire jurisprudence. On a pensé que c'était la forme la plus appropriée à une enquête. Contrairement à ce qui se fait dans une enquête, le rapporteur ne représente personne, pas même lui-même. C'est assez dire qu'il ne parle pas au nom de l'Ordre et qu'il ne veut pas le juger. Dans le premier cas, il n'aurait pas mandat, dans le second cas, il n'aurait pas juridiction.

Paul FONTAINE

Paroisse et Oeuvres

LES EXIGENCES DE L'« ACTION CATHOLIQUE »

Les historiens sont des gens bien utiles. Non pas parce qu'ils nous racontent de bonnes vieilles choses, où nous nous réfugions de cœur et d'imagination pour échapper aux misères présentes (le passé a été du présent, et bien misérable aussi, pour nos pères !), mais parce qu'ils nous procurent le moyen de voir, de sentir, de toucher, si j'ose dire, la nouveauté de notre temps, de notre « présent » à nous.

Par une invincible spontanéité, nous croyons que le monde a toujours tourné et vécu comme il vit; et quand nous envisageons le passé, nous le regardons avec nos yeux et à travers nos lunettes, y reportant inconsciemment nos habitudes, nos jugements, nos catégories, nos mœurs. Les sculpteurs des cathédrales médiévales habillaient les rois mages en costume de seigneur féodal, et Véronèse place dans ses *Noces de Cana* toute l'aristocratie de son temps en somptueuse parure vénitienne. Réalisme candide, plein de sens d'ailleurs.

C'est que pour connaître en vérité le passé, peut-être faut-il autant savoir oublier qu'appren-

dre, et sortir ainsi de soi pour converser avec les anciens. Cela fait, quand nous revenons à nous, nous sentons vraiment l'originalité de notre temps, et, sur les plus vieux thèmes humains, ses toutes neuves exigences.

L'histoire ne fait pas des archéologues, elle équipe les âmes modernes.

Cette ressource psychologique de l'histoire, j'en sentais le prix récemment en lisant les propos d'un théologien qui, dans la notion d'« Action catholique », proposée par Pie XI avec une incessante et solennelle insistance, ne voulait voir que l'étiquette nouvelle d'une très vieille chose, enseignée jadis par Saint Irénée et Saint Ambroise au temps de l'empire romain. Entendu, les lois de la vie chrétienne et de l'Eglise qui en est le véhicule, sont identiques à travers les siècles et les espaces. Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit. L'humanité change, elle, qui vit de la grâce du Christ, et la transcendance même de cette grâce assure sa fécondité dans tous les états et tous les temps de l'humanité. Ferment éternellement actif, elle soulève de siècle en siècle la pâte toujours nouvelle d'une humanité toujours en marche. L'Incarnation de Dieu ne s'est pas faite une fois pour toutes, dans un coin de la Judée ; elle dure toujours, elle vaut toujours, elle vaut partout, car tout ce qui échapperait à son emprise dans l'homme, et, par l'homme, dans le monde

entier, retomberait à sa misère. La Rédemption du monde serait pour autant manquée.

Quelle est donc la nouveauté humaine, qui, aujourd'hui, se trouve engagée dans cette circulation de la vie divine autour du monde, et pour laquelle le souverain Pontife nous convoque à une nouvelle « action catholique » ? Sans doute doit elle être grande et grave, pour que le chef de la Chrétienté clame à tout venant et en toutes circonstances, à ceux du Nord et à ceux du Midi, à ceux de l'Ancien Monde et à ceux du Nouveau, à ses évêques et aux simples fidèles, qu'il est temps, qu'il est grand temps, qu'il est urgent d'y donner attention : le champ de l'apostolat s'est dilaté, ses conditions se sont transformées, une technique nouvelle, une méthode nouvelle, s'impose : en voici les principes et le programme, sous le titre d'« Action Catholique ».

Que s'est-il passé ? Quelle dilatation de l'homme s'est faite, qui requiert comme une nouvelle Incarnation, en notre humanité du XXe siècle ?

Il y a beau temps qu'Aristote l'a proclamé, l'homme est un être social. Tout en lui naît, grandit, s'épanouit dans et par la société. C'est là « loi de nature », autant dire exigence sans restriction ni rémission. Certes, personne morale et religieuse, l'homme émerge de ce milieu vital, et

peut tenir tête à tous les abus de pouvoir de cette société ; mais c'est en ce milieu même que cette inviolable personnalité s'enracine, trouve sa force, son aliment, ses ressources, fût-ce pour tenir tête aux abus. L'homme vit, ne peut vivre et grandir qu'en société, corporellement, intellectuellement, culturellement. Ajoutons : religieusement. Car la surnature emprunte les voies et moyens de la nature ; disons mieux, elle s'incarne dans la nature, transposant en lois de vie divine les lois de la vie humaine. Même quand il s'agit d'amitié avec Dieu, l'homme ne vit surnaturellement qu'en société. Hors de l'Eglise, pas de salut.

Ainsi en va-t-il du tout premier élément de la vie sociale : la famille, véritable cellule de ce tissu social qu'est l'humanité : l'homme ne vivra donc pas en individus juxtaposés, mais en familles. L'homme ne se sanctifiera pas en individus juxtaposés, mais en bloc familial. Le milieu normal de sanctification de l'homme, c'est la famille. Mais oui, car l'union des sexes qui la constitue, est sacrement, acte consécuteur par conséquent et producteur de vie divine pour le groupe qu'il constitue. La famille, première cellule sociale, est aussi première cellule chrétienne.

Et nous voici, en apostolat chrétien, en technique d'apostolat à l'unité de base : la *paroisse* est l'organisme directement et exactement approprié à la sanctification des familles : la pa-

roisse est un groupement de foyers. Epoux, épouse, père, mère, puis enfants : tous ces liens et ces nœuds, dans l'amour fécond, prennent valeur religieuse dans le cadre de la vie paroissiale qui les enveloppe et les stabilise, même économiquement. Au Canada plus qu'ailleurs, paroisse et famille sont les éléments essentiels de l'histoire religieuse, comme de l'histoire tout court : et aujourd'hui encore — trait typique — c'est par le nombre de familles qu'on mesure l'importance d'une paroisse.

Voilà l'ancien, la tradition. Voici la nouveauté. Au XIXe siècle, puis, de manière accélérée, au XXe siècle, le régime de vie sociétaire enveloppe de plus en plus l'homme ; le cercle familial n'est plus que le premier support d'une activité qui, même chez les plus modestes individus, se trouve engagée, par cercles indéfiniment étendus, dans les rythmes multiples de la société. Instruction, travail, commerce, industrie, épargne, loisirs même, ne se réalisent plus que dans des groupes sociaux, bientôt liés eux-mêmes en un organisme sans cesse croissant. Dans ces recouvrements indéfinis et ces engrenages que le machinisme et les découvertes récentes viennent décupler, que l'Etat doit régenter de plus en plus au service du bien commun, il semble même parfois que la cellule familiale est accablée, disloquée, ou pour le moins entraînée par ce tourbil-

lon humain. L'école elle-même ne peut plus tenir par le simple appui des familles.

Inconvénients possibles, oui, mais qui ne peuvent prévaloir en soi, — si nous sommes fidèles à la vieille loi d'Aristote, — contre les bénéfices immenses de cette « socialisation » de l'agir humain et de toutes ses ressources. Contrainte terrible peut-être, mais dont la menace n'est que l'envers d'une richesse croissante, en vie économique, en vie sociale, en vie intellectuelle, en culture artistique, en valeur de civilisation. Il serait non seulement vain de renâcler contre le « progrès social », mais ce serait une erreur, une faute, contre la loi « naturelle » de la perfection humaine, s'il est vrai que la perfection humaine se conquiert socialement, la personne trouvant dans une plus pleine socialisation des richesses spirituelles et corporelles une capacité plus grande et plus stable de progrès.

Ce serait aussi erreur et faute contre la loi surnaturelle, qui, là encore et toujours, assume la nature, trouvant sa matière en ces richesses même. La vie divine, encore une fois, enveloppe *tout* l'homme ; elle s'incarne en toutes ses puissances et ses œuvres qu'elle n'aurait pas touchées.

Or, quelle est la ressource de l'homme qui, la première, va être ainsi socialisée ? Son travail. Et quel est le premier groupement social en lequel va prendre cohérence, continuité, stabilité,

cette ressource ? La profession. Le travail dans la profession organisée : telle est, après le groupement familial, la manifestation éminente de la loi de nature, dans la mesure où le travail, devoir normal de l'homme, échappe aux misères de l'individualisme, ruineux économiquement, ruineux moralement, ici plus qu'ailleurs.

Il fut un temps où, dans la surproduction effrénée et l'embauchage intensif aux plus hauts salaires, le travail semblait de commune et banale valeur. Avec le terrible chômage — à jamais irréductible, au train où nous allons — le travail reprend sa valeur, sa valeur de pressante nécessité. Avoir du travail, c'est avoir matière à vie humaine. Avoir du travail, c'est vraiment aujourd'hui, pour beaucoup de nos frères en détresse, retrouver le bonheur.

La vie chrétienne va-t-elle laisser hors de soi ce premier trésor, le seul nécessaire trésor ? Et Dieu pour vivre en moi va-t-il traiter ce bien premier en résidu inassimilable ? Mais non, pas plus qu'il n'a laissé à son poids charnel ma vie matrimoniale et familiale.

La profession est donc matière de vie chrétienne. Non pas ce vague et abstrait « devoir d'état » : mot terne qu'inventa certaine théologie moderne, anémiée ; mais la profession réelle et concrète, avec son armature et ses techniques, son atelier et ses bureaux, sa besogne bien faite, ses soucis, sa concurrence, sa dignité spirituelle en-

fin, si l'on peut dire ; car le temps est passé — heureusement ! — où seules les carrières libérales méritaient, par monopole bourgeois, ce beau nom de profession. L'ouvrier est un professionnel lui aussi. La profession réelle et concrète, et donc avec sa toute première et aujourd'hui indispensable exigence : la profession organisée. Inutile d'insister ici. Socialement, on n'y peut plus échapper : le moindre travail humain, au XXe siècle, ne tient que dans le tissu social. Religieusement, l'encyclique *Quadragesimo anno* la réclame avec autorité, pour les patrons comme pour les ouvriers.

Mais alors, si, chrétiennement comme socialement, le milieu naturel humain, c'est, après la famille, la profession organisée, il va falloir que là aussi, en pleine substance vive de mon travail et de son comportement social, s'insère, s'implante, se dilate et triomphe l'œuvre apostolique. La paroisse était le *lieu* spirituel de la famille et son champ apostolique. Quel sera le *lieu* de la profession, en laquelle dans sa journée, l'homme vit plus longtemps qu'en famille ; en laquelle femme et enfants, quoique restés au foyer, trouvent eux-mêmes sécurité matérielle et assiette spirituelle ?

Ce fut — on le voit aujourd'hui — le péché capital de l'apostolat, si magnifique fût-il par ailleurs, du XIXe siècle, en France surtout, d'avoir sanctifié l'individu sans chercher à atteindre

son milieu naturel, bien plus, de l'avoir sanctifié *en le sortant de son milieu*. Beaucoup d'œuvres, de patronages, d'associations, se fondaient et vivaient inconsciemment sur ce principe : arracher l'âme au milieu de travail où elle risquait de perdre sa vertu, la mettre en défiance, en réserve solide contre l'usine, l'atelier ou le bureau, l'isoler de ses compagnons, l'attirer et la tenir le plus possible dans la pieuse et artificielle surchauffe d'un groupe bien clos, petit nombre des élus dans le monde de nos cités, laissant à sa misère la masse damnée et honnie du prolétariat paganisé. Erreur, deux fois erreur. Erreur non seulement de méthode apostolique, mais erreur plus profonde et plus grave de doctrine, car c'était dresser la psychologie religieuse de ces hommes contre la matière même, et la plus exigeante, de leur existence, comme si la vie chrétienne était hétérogène au contenu laborieux de leur vie humaine, et ne pouvait subsister qu'en se barricadant contre ce labeur, incapable désormais de rédemption et de joyeuse sainteté. Péchés contre le réalisme de l'Incarnation.

Dans cette attitude toute défensive, avec ce « protectionnisme » spirituel, beaucoup, dans nos élites chrétiennes, perdaient l'esprit conquérant, qui est la ressource décisive des jeunes, et le sens de l'apostolat s'atrophiait en se ramenant à quelques bonnes œuvres sans risque ni ampleur. Attitude de conservateurs timorés et psychologie

de vaincus, que le monde a rejetés d'avance. Christianisme sans virulence. Ferment — le ferment évangélique qui fait lever *toute* la pâte ! rappelez-vous l'Évangile — ferment hors sa pâte humaine, cette pâte pesante, et massive, et dure, de la réelle vie humaine de ce prolétaire terrestre que nous somme tous. Et pourquoi alors un ferment, s'il n'est plus jeté dans la pâte ?... Bref, Chrétienté amorphe, où l'apostolat était de plus en plus action réservé aux prêtres, comme si l'apostolat n'était pas le rayonnement *normal* du chrétien tout court, et si le chrétien, comme l'homme pouvait vivre autrement qu'en société, en pleine société.

L'« Action Catholique » est la restauration de ce sens apostolique dans l'âme chrétienne. C'est le ferment jeté à nouveau en pleine pâte. C'est la vie divine assumant sans déchet aucun *toute* la vie humaine. Incarnation continuée, dans le corps mystique du Christ. Travail, affaires, entreprises, métiers, usines, bureaux : rien n'est plus étranger à la vie chrétienne. C'est la civilisation humaine toute entière qui est terrain de Chrétienté.

Toute la méthode de l'apostolat est retournée : non plus sortir de son milieu pour se mieux sanctifier, mais se sanctifier *dans* son milieu, *avec* son milieu. Non plus une élite artificielle, dont la séquestration atrophie d'avance le rendement ; mais conquête de la *masse* par une élite

vivant réellement, et de tout son cœur, dans son milieu naturel de travail. Non plus exercices pieux dressés en palissade autour de la vie journalière du travailleur ; mais cette vie même, cette petite vie quotidienne de l'artisan et de l'ouvrier, cette vie professionnelle, animée, transfigurée, transformée dans sa substance même. Méthode *active* donc, où *chacun* pour son compte voit, juge, agit, où chacun conquiert, a mandat et grâce pour conquérir, où chacun est apôtre pour être totalement chrétien. C'est l'action catholique, participation active du laïc à l'apostolat hiérarchique de l'Eglise.

Type parfait de cette action catholique, et de cette mystique apostolique, c'est, au dire de Pie XI lui-même, la J. O. C. (Jeunesse Ouvrière Chrétienne), organisme qui le premier, pour le milieu ouvrier, a conçu et réalisé cette méthode, à base d'apostolat spécialisé. En France, sa formule a rendu la vie à la vieille A. C. J. F., de plus en plus appesantie et repliée sur elle-même, parce qu'elle sortait la jeunesse de son milieu naturel au lieu d'en faire le ferment. Ce n'est donc plus théorie en chambre, que cette action sociale catholique ; la voici en acte, en plein rendement.

Mais alors, sur ce plan social où se joue maintenant le sort de la Chrétienté, sur ce plan professionnel avec ses ramifications multiples où rien ne doit être rejeté des soucis du métier, quels

vont être les organes de transmission, les centres vivants, les membrures surnaturelles ? Pour la famille, première cellule sociale, nous avons vu que la paroisse était son lieu spirituel, parfaitement adapté à sa stabilité locale, à son cadre géographique, aux épisodes de sa vie quotidienne. Mais pour la profession, matière nouvelle de sanctification et d'apostolat ?

Disons-le sans vain ménagement : les cadres paroissiaux sont de soi inaptes à capter cette nouvelle matière. Territorialement d'abord : le champ d'apostolat, usine, atelier, bureau, port, etc..., se peuple d'une foule venant de tous les quartiers, de tous les faubourgs, de toutes les paroisses, et à des heures, dans des circonstances, où le clergé local n'a, ni ne peut avoir aucun accès. De plus, la paroisse, terrain intime approprié aux événements familiaux avec leurs répercussions amicales à l'entour du foyer, ne peut plus ici s'attacher avec compétence aux soucis de plus en plus particularisés du travailleur, et aux préoccupations de plus en plus disparates des divers métiers. Le clergé local, fût-il apte à aborder puis à résoudre les problèmes ainsi posés, son activité paroissiale courante doit, dans la prédication par exemple, se tenir dans les « lieux communs », non dans les questions spécialisées. C'est entre professionnels qu'il importe d'étudier et de résoudre chrétiennement les problèmes posés par la profession : problème de l'orientation préalable,

problème de l'éducation ouvrière, problème de la moralisation des loisirs, problème de l'assistance, etc... Un ouvrier du bâtiment, un mineur, un fonctionnaire, ne peuvent manifestement pas délibérer ensemble *concrètement* (et toute la vigueur de l'apostolat spécialisé se mesure strictement à cette pénétration *concrète*) les problèmes de christianisation de leur milieu. Un ingénieur, un médecin, un banquier et un juriste vivent sur des terrains trop différents pour discuter efficacement ensemble de leurs intérêts corporatifs, de la moralité de leurs procédures et opérations, de la portée sociale chrétienne de leur activité professionnelle. Les bonnes et braves réunions paroissiales de pères de famille sont devenues, dans nos villes, des groupements sans aucun mordant sur la vie réelle, parce que, en vérité, ils se situent de soi hors les problèmes réels posés par la structure sociale où chacun désormais est engagé de son côté. Nous retournerions là aux errements passés, à la chrétienté en marge de la vie humaine et de son contenu social, à une chrétienté inhumaine pour autant, donc à une chrétienté manquée.

Apostolats spécialisés par conséquent, par couches de réalité humaine, si j'ose dire, ayant chacun leur technique, leurs instruments, leur personnel, parce qu'ils ont chacun leurs intérêts, temporels et spirituels. D'où nécessité absolue d'un ministère extra et supra-paroissial, dans

des « œuvres », corporatives, syndicales, fédératives, etc...

Il serait vain de résister, par attachement aux anciens cadres, à leur efficacité traditionnelle, à leur haute valeur permanente. Ils valent, oui, pour la vie familiale et pour son ambiance, pour les métiers locaux qu'elle peut encore contenir et envelopper, pour l'agriculture que n'a pas touchée la socialisation des capitaux, des machines et des marchés (y en a-t-il encore ? et pour combien de temps ?). Domaine immense et suffisamment magnifique... Mais ils ne valent plus, ces cadres paroissiaux du glorieux passé, pour les formes nouvelles de la vie humaine, où le moindre labeur est désormais engagé dans une trame sociale dont l'ampleur grandiose et menaçante demande des techniques nouvelles, en apostolat chrétien comme en organisation administrative. Il serait vain de résister : la vie, le progrès normal de la vie, emporterait toutes les digues. C'est la « nature » qui pousse. L'homme social d'Aristote. Disons, nous : la Chrétienté gagne en profondeur.

Au Canada plus qu'ailleurs, l'évolution est nécessaire, parce que plus qu'ailleurs, la vie chrétienne s'est stabilisée dans la vie paroissiale, au point de s'identifier presque partout avec elle. Magnifique succès pour un pays qui a vécu et qui vit de ses familles. Mais la vie de l'homme n'est plus enclose dans les limites, étroites socialement parlant, de la famille. Elle déborde partout, à u-

ne rapidité vertigineuse. Ne la laissez pas s'épancher sans y jeter le ferment chrétien, sinon, avant vingt ans, elle se sera organisée toute seule, sur elle-même, hors de l'Eglise, donc contre elle. Ce sera, au sens précis du mot, la laïcité du travail et des entreprises, la laïcité ouvrière et agricole, la laïcité des groupements et des syndicats, la laïcité de la vie professionnelle partout. Toute cette riche substance humaine restera sans vie divine. La société vivra hors du Christ.

Il sera vain alors de critiquer les institutions — sociales et politiques — devenues payennes : l'erreur et la faute, elles seront en ceux qui n'ont pas compris, à l'heure décisive, au principe même de l'apostolat, les exigences de l'« Action Catholique ».

Paroisse, Oeuvres : il ne s'agit donc pas d'un compromis à trouver entre des œuvres désormais inévitables et des paroisses traditionnelles, compromis où chacun, à coup d'habiletés et de renoncements, résoudrait les chicanes de frontière. C'est plus et mieux que cela. Il faut affronter le problème en sa réalité foncière, posé par une loi de nature, la nature sociale de l'homme, non par d'accidentels compromis et concurrences. Problème d'institution donc, non amicale combinaison et simple division du travail.

Mais alors n'allons-nous pas à une scission dangereuse, à une rivalité, dans l'unique aposto-

lat chrétien ? Non pas; pas plus qu'il n'y a division et rivalité entre la *famille* et la *profession*. Sans doute, à cause des défaillances humaines, il arrive que le travail professionnel nuise à la vie familiale, et vice-versa; mais c'est un accident imputable aux personnes, non un vice de l'institution. De même, entre curés et directeurs d'œuvres (inter ou supra-paroissiales), de délicates questions d'influence et de juridiction pourront se poser; mais c'est la nature des choses qui commande ici, non les difficultés personnelles; et si les personnes ont compris de part et d'autre, compris à fond, le comportement, les exigences, le domaine propre, de chaque plan social, ils tendront de toute leur âme à l'unité apostolique, qui se réalise non par accaparement, mais par claire vue de la réalité sociale. L'évolution se fera non pas par concurrence, encore moins par éviction de la paroisse, mais par croissance vitale, selon l'ordre même de la nature et selon la doctrine de l'Incarnation.

Le Canada fera pour la profession organisée ce qu'il a fait pour la famille. Loin de rompre avec la tradition, ce sera assurer, au rythme même de son progrès, que proclame le perspicace historien, la continuité de son œuvre nationale et chrétienne.

M. D. CHENU, O. P.

Jacques Cartier devant l'Histoire

Dans le journal de la première navigation de Jacques Cartier, se rencontre, à la date du 24 juillet 1534, ce passage qui possède toute la valeur d'un document officiel : « Le XXIII^{me} jour dudict moys, nous fismes faire une croix, de trente piedz de hault, qui fut faicte devant pluisieurs d'eulx, sur la pointe de l'entrée du dict hâble ; soubz le croysillon de laquelle mismes ung escusson en bosse, a troys fleurs de lys, et dessus, ung escripteau en boys, engravé en grosse lettre de forme, où il y avoit : *Vive le Roy de France* ». En lui-même, l'événement est d'une extrême simplicité, érection d'une croix de bois sur un rocher devant un groupe de Français et d'Indiens. Mais il se magnifie de toutes les conséquences politiques et religieuses qui n'ont cessé d'en découler comme de leur source incoercible.

De cette prise de possession par la France, le Canada va, cette année, célébrer le quatrième centenaire. A cette occasion, a commencé et continue de s'épanouir toute une moisson d'articles, de conférences et de brochures rappelant et commentant ce *Gestum Dei per Francos*. Il n'est donc pas question de reprendre ici, même dans un es-

sai de renouvellement, la relation de ce voyage historique. Dans un cadre restreint, il semble préférable d'examiner la valeur historique de l'homme et de son œuvre.

Dès le début, il importe de situer exactement la question. Sous l'empire d'une conception des plus simplistes : que le mérite de l'un diminue le mérite de l'autre, on a vu des journalistes, et même des professeurs d'histoire tenter, pour grandir Jacques Cartier, de réduire aux proportions d'une semi-légende les navigations de Jean Cabot. Le procédé fait sourire par sa méconnaissance des faits historiques.

Sans remonter à l'Islandais Leif Erikson, qui côtoya la Nouvelle-Ecosse en l'an 1000, que de navigateurs ont devancé le Malouin aux côtes canadiennes ! En premier lieu, il reste acquis que Jean Cabot aperçut, en 1497, l'île du Cap-Breton, la « Terra prima vista » des cartographes, quoique son atterrissage à notre avis, doive se localiser à Terre-Neuve et non en Canada. Après lui naviguent le long de notre littoral canadien, le Portugais Corte-Real, en 1500, et l'espagnol Fernandez, sous pavillon anglais, en 1502. Même chez les marins français, Jacques Cartier compte une légion de précurseurs. Les pêcheurs de Bretagne et de Normandie apparaissent dès 1504, Jean Denis de Honfleur suit en 1506 et Thomas Aubert de Dieppe en 1508. Le navigateur qui révèle officiellement l'Amérique à la France, c'est, en

1524, Giovanni Verazzano à qui notre pays est redevable de son joli nom de Nouvelle-France. D'ailleurs, depuis le début du seizième siècle les côtes acadiennes et terre-neuviennes se peuplent chaque année de barques de pêche anglaises, françaises et portugaises.

Il faut même avouer que Cartier avait eu des précurseurs dans le golfe Saint-Laurent. Les Corte-Real avaient, au sud, exploré une partie de la côte occidentale de Terre-Neuve, tandis qu'au nord les pêcheurs français avaient côtoyé le littoral du Labrador jusqu'au hâvre de Brest, aujourd'hui Bonne Espérance.

Cela posé, rendant justice à qui de droit, la part s'avère glorieuse qui revient à Jacques Cartier. Car, s'il n'est pas le premier qui ait tenté de trouver la fissure continentale ouvrant une route vers les Indes et la Chine, il reste, là où tant d'autres ont échoué, le premier qui ait réussi cet exploit magnifique de pénétrer au cœur du continent.

De bonne souche, ce fils de Saint-Malo était à coup sûr, d'une promotion supérieure. Comme tout vrai Malouin, il avait poussé au bord de la mer et grandi dans une barque. Mousse, matelot, gabier et maître, il a dû franchir les échelons du métier pour atteindre bientôt au rang de capitaine. Il avait navigué l'Atlantique dans toutes les directions et fréquenté les côtes des deux mondes, France et Portugal, Brésil et Terre-Neuve. Rou-

tier des mers, formé par l'expérience au pied du beaupré, il avait acquis — influence de famille et ouverture d'esprit — la science nautique de son époque. Pilote, il pouvait se diriger par la boussole et, devant ses variations intempestives, recourir à l'estime et à l'expérience. Avec le bâton de Jacob au soleil ou avec le nyctorlabe aux étoiles, il savait faire le point en haute mer et déterminer la latitude avec l'exactitude suffisante, bien que, comme ses contemporains, il n'eût pas encore maîtrisé le problème des longitudes.

Marin expérimenté, pilote averti, Cartier possédait encore la science plus rare de relever au trait la route de sa caravelle. Topographe imparfait, sans doute, il dessinait tout de même des épures suffisamment exactes qui ont permis aux cartographes de Dieppe de dresser les mappemondes où se rangent à leur place les terres canadiennes de Gaspé à Hochelaga. S'élevant encore plus haut, il détenait certaines conceptions cosmographiques. Ainsi il refusait d'admettre la théorie ancienne de deux zones habitables, parce que tempérées, et de trois zones inhabitables, l'une parce que torride, et les deux autres parce que glaciales. A son sens, c'était là pure idéologie sans « aucunes raisons naturelles ». « Par vraye experience », écrivait-il, « les simples mariniers ont cogneu le contraire d'icelle opinion ». Homme pratique et réfléchi, il fait de l'expérience, la véritable maîtresse de sa carrière.

« Gens d'estat », au dire du registre de Saint-Malo, Cartier était de lignée honorable. Car, de bonne heure, avant même la renommée qui viendra vite, on recherche sa présence aux baptêmes des familles de bon rang, à titre de compère ou même de témoin. A l'une de ces cérémonies qui tombe le jour de la Saint-Jean et où se rencontrent le « noble homme » procureur de Saint-Malo et le prévôt de la confrérie de Saint-Jean, Cartier marche après eux, derrière les « sonneux et tambourins ». Aussi n'est-on pas surpris de lui voir, à 29 ans, épouser une jeune fille de haute famille, Catherine, fille de Jacques des Granches, connétable de Saint-Malo. Et la famille des Granches se rattacha à la non moins importante maison des Maingart.

Au niveau de la science générale de son époque, Cartier en subissait, d'autre part, les erreurs et les faiblesses. Aussi, afin d'apprécier, en toute exactitude, sa carrière, faut-il la considérer dans le cadre du temps et du milieu. Il ne faut pas l'oublier, Cartier ne trouvait à sa disposition que des instruments imparfaits, astrolabes et sables, boussoles primitives et cartes insuffisantes. En outre, il avait à lutter, ce qui représente un facteur moral plus important qu'on ne croit, contre les idées de son siècle. La majorité de ce siècle acceptait avec conviction le folklore légendaire du Moyen-Age, avec ses prodiges surnaturels et ses démons maléfiques. Dans ces légendes

des, l'Atlantique était la Mer ténébreuse, où les navires s'engouffraient sans espoir de retour. Là se trouvaient des îles mystérieuses, jonchées de pierres précieuses et habitées par d'effroyables monstres. Ce n'était pas tous d'un pied ferme que les matelots montaient à bord des caravelles de Cartier.

C'est dans ces conditions — tout probablement à la suite des nouvelles que Cortez et Pizarre expédiaient à l'Espagne, le premier du Mexique et le second, du Pérou, de fabuleuses richesses en métal précieux — que François I décida d'aller réclamer au Nouveau-Monde sa part de l'héritage d'Adam. Sur l'avis de l'amiral de France, Philippe de Chabot, au courant des réputations maritimes, l'homme qu'il désigna, à cause de sa compétence, pour cette navigation primordiale fut Jacques Cartier, capitaine et pilote de la cité Saint-Malo, capitale de la marine française.

Connaissant l'homme choisi par le roi et les moyens à sa disposition, il reste à examiner la conduite et les résultats de ses explorations outre-océans. Dès le début, le Malouin affirme une claire intelligence de sa mission. Sa première attention pour ce voyage aventureux est de choisir un équipage d'élite, tous des routiers et des braves. Quand de tels mariniers lui manquent, il fait interdire le départ des morutiers, tant qu'il n'a

pas recruté au complet parmi leurs équipages, les « maîtres et compagnons » émérites qui lui conviennent. Ce point assuré, dès le départ le 20 avril 1634, Cartier met à profit une connaissance approfondie de la navigation. Pilote habile et sûr, il suit si droitement sa route et capte si bien les vents qu'en vingt jours — un record — ses deux navires de soixante tonneaux portant soixante-et-un hommes, atterrissent au cap de Bonavista sur la côte orientale de Terre-Neuve.

Enfin sur place, il déploie constamment une sagacité rare et une résolution invincible. Jusqu'ici, il a navigué en parages familiers, mais à partir de Brest ou Bonne-Espérance, en Labrador, il se hasarde dans l'inconnu. Voyant l'espace marin s'ouvrir indéfiniment devant lui, il se rend vite compte que ce n'est pas une simple baie mais un golfe qui roule ainsi ses vagues à perte de vue. La conclusion s'impose : puisque la baie des Châteaux en est l'exutoire, quelque part ailleurs, vers l'ouest, doit se trouver la fissure continentale qui l'alimente et communique avec les pays fabuleux situés, quelque part devers la Chine et l'Inde, dans cette mer signalée au-delà d'un isthme par Verazzano et son cartographe.

Aussi pendant des jours Cartier s'oriente vers l'ouest, explorant toutes les ouvertures — conches, baies, rivières — qui pourraient lui livrer un passage. Devant toutes ces entrées qui tour à tour se rétrécissent et bientôt se ferment,

arrêtant la course des barques, il refuse de perdre l'espoir, même quand la baie des Chaleurs, si prometteuse par ses dimensions, se réduit, à la petite rivière de Restigouche.

La prise de possession à Gaspé, au nom du roi de France, de cette terre de Gaspésie, « la plus belle qu'i soict possible de voir », n'est qu'un incident dans sa mission. Il continue sa recherche jusqu'au jour où, ayant complété le périple du golfe, il décide, vu la saison avancée et l'approche des tempêtes d'automne, de rentrer en France.

De ce voyage, rapide pour l'époque, le résultat apparemment négatif reste, cependant, des plus fructueux. D'abord, au double point de vue navigation et exploration, il constitue un succès sans accroc. Entre deux traversées records, le premier Cartier a franchi la fameuse façade continentale qui avait arrêté tous ses devanciers de Cabot à Verazzano. La preuve est faite que cette baie des Châteaux est un immense golfe que bordent des terres nouvelles et tempérées, bien différentes de cette Terre-Neuve et de ce Labrador rocheux et rébarbatif, véritable « terre de Cain ». Par Cartier le pays nouveau qui possède la chaleur et la fertilité est venu s'ajouter à la couronne de France. De cette terre, il ramène deux indigènes Dom Agay et Taignoagny qui lui en apprendront les secrets. Le voyage est un premier succès qui ouvre la porte à tous les espoirs.

Ainsi l'interpréta François I, enthousiasmé par les renseignements fournis par les deux naturels embarqués à Gaspé. Par eux, on sait maintenant que le golfe n'est que l'estuaire d'un très grand fleuve, « la rivière de Canada », et surtout qu'il existe un royaume de Saguenay où s'accumulent des métaux précieux. Et, grandi par son premier voyage, Cartier repart en 1535, muni, cette fois, d'une commission officielle.

Cette deuxième expédition le voit s'engager à fond, car il veut atteindre le fameux Saguenay. Sa relation, malheureusement est d'une brièveté qui nous laisse dans l'ignorance d'événements essentiels. Cependant, le récit indique bien que l'exploration du haut Saint-Laurent et la visite à Hochelaga s'accomplirent avec intelligence, méthode et succès. Seuls, les rapides et l'avance de la saison forcent l'explorateur à retourner à son atterrissage de Québec. Là se produisirent, entre les indigènes et les Français, les heurts sérieux qui devaient bientôt engendrer une hostilité qui fut toute proche de l'agression armée. Ce fut le premier échec dans la carrière canadienne de Cartier. Sur qui en retombe la responsabilité? Evidemment sur les gens de Stadacona, sous l'inspiration malveillante de Dom Agaya. Les précisions nous manquent qui permettraient d'en fixer la genèse: mais n'est-ce pas la crainte de perdre le monopole des échanges avec les Européens qui pousse Donnacona à mettre obstacle à cette ex-

ploration du haut Saint-Laurent qui tient tant à cœur aux Français? L'exploration accomplie, n'est-ce pas le même sentiment, exaspéré par l'entente amicale entre Cartier et Hochelaga, qui détermine le mécontentement et l'abstention frondeuse des Indiens. De là naîtra l'appréhension de perdre leurs fructueuses fonctions d'intermédiaires entre les tribus de l'intérieur et les navires européens qui font escale au Labrador. En définitive, c'est une cause économique qui, derrière les machinations de Dom Agaya, dresse la bourgeoisie québécoise contre les Français. Dans cette querelle en germe, quelle part revient à l'attitude de Cartier? Il semble que le Malouin avait la décision prompte et le geste autoritaire. Le sage Champlain, lui, malgré les friponneries des marchands interlopes, n'a pas connu la mésentente dans ses relations indiennes. Il subsiste, à coup sûr, un doute sur la diplomatie de Cartier dans le maniement des indigènes. Malheureusement, à cette situation défavorable, le scorbut apporte le coup décisif d'une nombreuse mortalité, qui enlève au Malouin toute possibilité de reprendre au printemps sa marche vers le Saguenay.

Ainsi l'expédition de 1535, si bien équipée, si brillante avec ses personnages, si prometteuse de résultats avec ses guides indiens, s'achève dans la pénombre d'un demi-succès. Au lieu de toucher au but espéré du Saguenay, elle marque simplement, arrêtée par le Sault Saint-Louis et

décimée par le scorbut, une seconde étape sans conclusion vers l'Eldorado canadien. Le crédit lui revient, cependant, d'une constatation primordiale. La mer de Verazzano n'existe pas qu'un isthme séparait de l'Atlantique. C'est un continent — et non des îles — qui se dresse devant l'explorateur, continent où s'étendent les pays de Canada, d'Hochelaga et de Saguenay. A ces renseignements géographiques, combien plus importante, s'accorde la certitude de deux faits : l'existence du Saguenay receleur de métal précieux, et la présence, à ses portes, d'un peuple ami des Français. En définitive, 1535, s'il signifie une regrettable remise à plus tard, c'est surtout une confirmation authentique du oui-dire des Indiens que le Saguenay renferme un or indubitable, puisque Cartier en a mis des échantillons aux mains de François I.

Telle est bien l'opinion du roi, que la guerre absorbe pendant deux ans, mais qui, dès la paix venue, ordonne de reprendre la croisade du royaume aurifère du Saguenay. Le doute n'étant plus permis, cette fois, c'est un véritable établissement à titre permanent que l'on organise. Un vice-roi en puissance, sinon en titre, La Roque de Roberval, en reçoit la direction avec, comme guide et technicien, Jacques Cartier, dont les alertes cinquante ans ne s'effraient pas d'une expédition au-delà du terrible Long-Saut. Le voici, en 1541, dans son fort de Charlesbourg-Roya, au

Cap-Rouge, avec son contingent de matelots, de soldats et de colons. Les détails manquent pour la plus grande partie de ce troisième séjour en terre canadienne. Bien organisée et bien menée, l'expédition se termine, cependant, de façon compliquée et contradictoire, où se mêlent le bon et le mauvais, l'échec et la réussite. Une fois de plus, Cartier se trouva en conflit avec les indigènes. Conflit beaucoup plus grave, cette fois, car il y eut combat à main armée et au cours de l'hiver, des Français tombèrent sous la flèche ou le tomahawk. Enfin, non seulement l'été, mais le printemps suivant se passa sans que parût la flotte de Roberval. L'échec du voyage s'annonçait total, car, il fallait, après avoir perdu des hommes et fait d'énormes dépenses, reprendre la route de France sans rapporter une once de métal ni même un mot d'information supplémentaire.

Soudain, la situation se transforme. Sur la hauteur, aux environs du fort, on trouve des lames très fines d'un métal brillant, de l'or sans doute, et plus tard, on découvre sur la plage des pépites étincelantes au soleil, à coup sûr des diamants. Ce fut un émerveillement: elles étaient là sous la main, les richesses fabuleuses dont parlaient les indigènes. Ce fut une frénésie: grattant le sol, on remplit, sans tarder, neuf tonneaux du métal doré et creusant la grève on recueillit quelques boucauts de pierres brillantes. Impatiemment, tous les jours, des vigies scrutaient vers

l'Est l'horizon laurentien, avec le secret espoir que ne paraîtraient pas les voiles de Roberval. Finalement, au contentement général, Cartier, impatient lui-même, fit lever l'ancre, en route vers la France.

A Terre-Neuve, voici qu'à l'escale fixée, se balançaient dans le vent les caravelles de Roberval. Faisant bonne figure, Cartier joua serré. Il présenta à son chef des échantillons du métal. Sur-le-champ, on en fit l'épreuve, qui fut concluante: c'était de l'or. Malgré l'ordre de Roberval de retourner avec lui en Canada, la tentation pour Cartier fut plus forte que la discipline. Qui dit Malouin dit opiniâtre. Or, ayant atteint son but, il avait décidé de rentrer en France. Devant le succès éblouissant de l'or rêvé, pouvait-il laisser le bénéfice et la gloire de cette découverte à autrui, fût-il son chef hiérarchique ? D'ailleurs, en voyant ce résultat concret, François I n'aurait-il pas vite fait de le louer, loin de l'en blâmer, de son empressement à venir déposer ces trésors à ses pieds ? Aussi durant la nuit, Cartier mit secrètement à la voile en droiture sur Saint-Malo.

Dans les deux premiers voyages, l'échec apparent constituait, en fait, un succès réel. Dans le dernier, l'apparent succès se transforma en fiasco complet. A l'épreuve par les chimistes, l'or se révéla simples pyrites de fer et les diamants du vulgaire mica. Quant à Roberval, le roi lui dépêcha l'ordre de rentrer en France, inutile qu'il était de

s'attarder en ce pays sans richesses minières. Devant un creuset, les espoirs vertigineux du royaume avaient croulé en cataclysme. On ne pardonne pas au rêve qui déçoit. De la grande entreprise de Cartier, de ses trois expéditions, il ne survécut en France qu'un proverbe: *Faux comme diamants de Canada*. S'il continua d'être un notable de Saint-Malo et une autorité maritime, Cartier cessa d'être le capitaine émérite, le grand explorateur vers qui se tournaient les yeux de tout un peuple. Il fallut attendre un demi-siècle et Champlain pour que pleine justice fût rendue au navigateur malouin.

Il reste à conclure. Jacques Cartier s'affirme une des grandes figures maritimes de la France au seizième siècle. Supérieurement doué par la nature, maître de la science nautique de l'époque, organisateur énergique et technicien compétent, il complète, par un talent d'observation, une sagacité constante et une fermeté inébranlable, un ensemble rare de dons et de qualités qui font de lui un chef et un explorateur remarquable. Peut-être lui a-t-il manqué une certaine souplesse dans les relations avec les Indiens et une imagination dépassant le cadre immédiat de sa carrière. Il n'en garde pas moins le très grand mérite d'avoir mené à bien trois grandes expéditions outre-océans, et il reste sans reproche dans la déception que produisit un pays qui n'était,

à cette époque, ni un Mexique ni un Pérou. Surtout il lui revient l'honneur suprême d'avoir découvert la moitié d'un continent, respecté les droits de l'indigène et donné à son pays un territoire immense par ses ressources et ses richesses. A lui la gloire sans conteste et sans tache d'avoir exploré et mis au monde le magnifique pays qui fut la Nouvelle-France d'hier et qui est le Canada d'aujourd'hui.

Gustave LANCTOT

Chronique d'Apologétique

Le Dr. Karl Adam, professeur à l'Université de Tubingue, présente à la pensée catholique, dans « Jésus le Christ », une œuvre essentiellement apologétique par son objet et ses méthodes ⁽¹⁾.

Aussi bien, s'agit-il ici d'une véritable apologétique de Jésus que l'auteur aurait pu intituler : « Le vrai visage du Christ ». Tous les problèmes les plus actuels, que pose la personne de Jésus aux âmes contemporaines, sont abordés avec lucidité et résolus dans la lumière sereine d'une intelligence dont l'érudition n'a d'égale que l'harmonieuse coordination qu'elle sait introduire dans les matériaux souvent disparates qui servent de base et d'assise à toutes les constructions apologétiques.

En dépit d'une illusion d'optique assez fréquente, il est certain que l'érudition ne peut suffire à un apologète véritable. L'apologétique n'est pas seulement une espèce de compilation de faits ou d'explications de faits ; elle est avant tout un système doctrinal organisé où chacun des maté-

⁽¹⁾ Karl Adam — « *Jésus le Christ* » — 1 vol. in-8 écu de 388 pages. Prix: 30 fr. belges. Editions Salvator et Casterman (traduction française de E. Ricard) 1934.

riaux nécessaires à sa structure conceptuelle entre à son tour dans l'élaboration de cette science une, autonome et parfaitement rationnelle dont le pivot est la préparation et la justification rationnelles de l'acte de foi. Les matériaux dont elle se sert n'ont de valeur spécifiquement apologétique que dans la mesure où l'esprit perspicace du véritable apologiste s'en sert à bon es-sent, c'est-à-dire, en fonction du but ultérieur qu'il doit se proposer effectivement en toute rigueur de méthode.

Point n'est besoin de dire, qu'aperçue sous cet angle, l'apologétique revêt le caractère d'une science essentiellement pratique et rationnelle ; elle appartient cependant au type le plus faible de la démonstration aristotélicienne. De ce qui précède il appert que les principes philosophiques, ne doivent pas être considérés en eux-mêmes, mais dans leur ordination formelle à un but ultérieur, dans leur tendance dynamique vers la conclusion. C'est, d'autre part, ce qui permet à l'apologétique de saisir le fait historique, non plus en lui-même, mais revêtu par l'interprétation philosophique de sa référence actuelle à une causalité supérieure qui l'explique et qui le pose dans une relation actuelle de preuve à thèse.

Une lecture réfléchie du volume du Dr. Karl Adam permet de déceler chez l'auteur les grandes qualités qui sont le partage des véritables apologistes. Les méthodes qu'il préconise, le but

qu'il se propose, suffisent à bien montrer que tout pivote autour d'un point unique de la crédibilité : le message personnel du Christ, le mystère de sa personne. Mais ce point est si central et si important que son étude implique la position et la solution des divers problèmes véritablement apologetiques. Cette rigueur de méthode, cette vue claire du problème apologetique que pose la personne du Christ est sans doute ce qui explique non seulement le succès de librairie du présent ouvrage, mais aussi sa trame profondément originale en même temps que conforme aux exigences scientifiques modernes et à la doctrine traditionnelle en apologetique.

Ce livre, pourrait-on dire, c'est l'âme contemporaine mise en présence de Jésus le Christ ; le message divin se heurte à tous les préjugés des âmes modernes surtout avec leur indépendance intellectuelle. A Jésus le Christ et à son message, l'auteur oppose l'inertie de celui à qui il s'adresse : « l'homme cultivé devenu raisonnable ».

Cet homme cultivé exprime ici une mentalité générale qui s'éloigne de Dieu au nom même de la science. Si l'auteur brosse bien le portrait de la mentalité moderne, faut-il comme il le dit (p. 30), en attribuer la responsabilité à la théorie de la connaissance empruntée à Aristote par saint Thomas d'Aquin ? Il ne nous le semble pas, car nul n'a su mieux que saint Thomas re-

connaître la distinction de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel, mais en maintenant une dépendance absolue du premier vis-à-vis du second. Saint Thomas d'Aquin a su distinguer les ordres sans les séparer; et c'est exactement ce qui forme l'originalité et la profondeur de son système. Il est étonnant qu'un esprit d'envergure tel que le Dr. K. Adam se soit illusionné au point d'en arriver à nier que la raison puisse opérer la sélection mentale qui consiste à abstraire. Faut-il s'en consoler en songeant que son erreur sur les origines du conflit n'enlève rien à la justesse de ses remarques touchant l'esprit moderne.

La pensée moderne ayant établi la séparation des ordres, peut-elle accepter le message personnel de Jésus, le mystère de sa personne ? « Jésus est à la fois Dieu et Homme ». En véritable apologiste, l'auteur ne se donne pas pour mission de saisir dans sa nature intime cette manifestation unique de Dieu dans une individualité humaine, mais il essaie de faire constater à l'âme contemporaine, après l'avoir constaté lui-même, l'existence de cette réalité qui demeure en elle-même l'énigme de la foi. L'existence terrestre de cet Homme-Dieu, existence *historique*, au sens prégnant du terme, dont l'esprit humain découvre la transcendance, est la voie sûre qui conduit l'âme moderne à l'acceptation du mystère du Christ. L'auteur ne le dit-il pas dans une expression ferme et vive : « Le chemin qui mène au

mystère du Christ... passe... par le terrain clair, lumineux de la vie historique de Jésus ».

Est-il bien vrai que cette épiphanie du Verbe de Dieu se présente à l'âme moderne dans la pleine lumière de l'histoire ? En apologiste consciencieux il fait l'inventaire des sources qui nous permettent d'en faire la preuve. Il cite les témoignages profanes bien connus de Tacite, Suétone, Pline le Jeune, sans oublier le célèbre témoignage de Josèphe, dont la partie narrative lui paraît revêtue d'une authenticité suffisante.

Puis il cite, avec abondance et bonheur les documents chrétiens : les épîtres de saint Paul, les Evangiles, qui « donnent l'impression du contact personnel et restituent, dans l'ensemble, la fixation immédiate et directe de la première prédication apostolique ». Non seulement il cite les Evangiles — et ici encore se manifeste le souci du véritable apologiste — mais il établit la valeur des témoins qu'il cite. « Ces premiers disciples eux-mêmes, nous ne les considérons pas comme des individus isolés qui émergeaient par un heureux hasard. Le témoignage qu'ils nous apportent est, pour nous, le témoignage direct des disciples de Jésus, des membres d'une communauté de foi, ils forment une unité, un tout ».

Etablir la valeur du témoignage des évangiles est pour l'auteur une sorte de hantise, hantise de l'apologiste qui veut pousser à terme et de façon rigoureuse une argumentation dont aucun

des chaînons ne doit disparaître dans l'enchevêtrement du raisonnement.

« Jamais les premiers chrétiens, tous anciens Juifs, ne se seraient, d'eux-mêmes, permis pareille profession de foi ; d'ailleurs ils ne l'auraient pu ni n'en auraient eu l'idée si cette foi nouvelle ne s'était implantée dans leur âme comme une certitude qui s'impose du dehors, c'est-à-dire par le Jésus historique qu'ils avaient sous les yeux ».

Que conclure déjà ? Que la carrière de Jésus le Christ s'offre à nous avec toutes les garanties que l'on puisse honnêtement désirer.

Mais de ce fait, ce Christ des Evangiles est-il véritablement accessible à notre siècle ? Ne demeure-t-il pas une physionomie étrange ? N'est-ce pas encore un redoutable mystère pour lui ? Certes. Mais comment renoncer à résoudre un problème qui se présente devant lui comme sa destinée ? La réponse à cette angoissante et inéluctable question que se pose l'âme moderne, l'auteur la décèle, au moins partiellement, dans le portrait physique et moral de Celui-là même qui nous adresse un tel témoignage. Avec quelle profondeur de vue et avec quelle âme d'apôtre l'auteur ne nous retrace-t-il pas, conformément aux Evangiles, la physionomie humaine du Christ ?

Dans cette perspective, cette physionomie se présente toute simple, dépouillée de toute

transfiguration et sous son jour le plus concrètement humain, ne donnant prise à aucune piété mal conçue.

Où trouver un portrait du Christ mieux réussi, mieux ramené à ses traits réels et essentiels ?

« Si on voulait tenter l'impossible, écrit le Dr. Adam, et exprimer d'un mot la physionomie humaine de Jésus, il faudrait dire qu'il a été vraiment l'homme de caractère inflexiblement tendu tout entier vers son but, voyant nettement et acceptant dans la volonté de son Père son devoir, et le poursuivant jusqu'au bout, jusqu'au sacrifice de sa vie...

« Au point de vue psychologique, ce qui fait sa tragique destinée, c'est la vérité et la loyauté de tout son être, sa fidélité à Lui-même au service de son Père... L'héroïsme va de soi pour lui ». Nous voilà bien en présence de Jésus certes. Mais en un autre chapitre, l'auteur pénètre hardiment dans le temple sacro-saint de la vie intérieure de Jésus pour y constater ce qui l'animait, la dirigeait. « Le ressort dernier et moteur de toute sa vie... c'est son abandon sans réserve à la volonté de son Père des cieux ». Sa vie de prière est discrète, secrète et toute intime... tout dans sa vie intérieure le place sur les pinacles de l'ordre surnaturel. Un homme semblable n'a-t-il jamais paru sur terre ? Karl Adam ré-

pond que toutes les mesures humaines sont insuffisantes ici. « Sa personnalité intellectuelle et morale, tout comme sa personnalité religieuse, prennent des proportions telles qu'elles dépassent l'humanité ».

De ce fait, laisse-t-elle de s'inscrire « sur le terrain solide de l'histoire ? » Seul un examen consciencieux de ce que le Christ nous a dit sur lui-même peut nous permettre de résoudre ce problème, de le dénouer pleinement, de le saisir dans une lumière plus vive et d'y voir en même temps qu'une raison suprême, un motif irrésistible de lui donner notre assentiment de foi.

Ici, pour l'apologète, une question se pose et l'auteur n'a pas manqué de la poser en toute franchise, logiquement et en termes incisifs : « Mais, dit-il, en supposant que nous voulions croire, en avons-nous le droit ? Car, en définitive, le jugement qui nous porte à croire, ne repose-t-il pas toujours exclusivement sur le témoignage, sur l'affirmation d'un seul, d'un homme ? Quelque saint, quelque supérieur qu'il fût, quelque claire que fût l'affirmation de son unité avec le Père, il ne s'est pourtant montré à nous que sous une forme purement humaine. Or tout ce qui est humain, contingent, passager, n'est-il pas plein d'incertitude ? »

Là où le divin est en cause, Dieu seul peut donner la réponse décisive. « O Dieu ! O mon Dieu ! Où est votre amen, votre sceau, votre té-

moignage ? » C'est ce qui amène le chapitre très substantiel de la Résurrection du Christ. Le voilà, le miracle par excellence, le « Oui formel », l'« Amen » définitif. Voilà comment le Père glorifie le Fils ; voilà la signature du Père apposée à l'œuvre du Fils.

Qu'est-il besoin de dire que la démonstration de Karl Adam est celle d'un exégète érudit et en contact avec les difficultés des âmes contemporaines. Comme il sait tirer parti d'un texte, l'ordonner au but qu'il se propose ! Il possède une vision juste des textes et de leur valeur formelle. En particulier l'utilisation de la première épître aux Corinthiens en est peut-être l'exemple le plus saisissant. L'auteur arrive à surprendre dans le récit du grand converti, les traces d'une dépendance par rapport au témoignage absolument primitif de Pierre et de Jacques, — ce qui résout d'emblée la difficulté qui veut que les premières apparitions n'aient pas eu lieu à Jérusalem.

Les citations que nous avons faites sont sans doute assez nombreuses et assez caractéristiques pour bien mettre en lumière que l'auteur de « Jésus le Christ » est un véritable apologiste, tant dans sa méthode que par l'objet de son volume.

Tout le volume manifeste chez l'auteur la rigueur de la logique, la dialectique de la méthode, l'érudition de l'historien, et enfin, — ce qui relève de l'apostolat, — la coordination des ma-

tériaux en fonction d'une fin unique — dans le cas, — montrer que le mystère du Christ est fait pour les âmes d'aujourd'hui.

M.-M. BERGERON, O. P.

Le Sens des Faits

L'Orientation professionnelle au Séminaire de Joliette.

Monsieur Pierre Masson, M. D.
Montréal.

Monsieur le Docteur,

J'ai lu avec vif intérêt, dans la *Revue Dominicaine*, livraison de mars, votre réponse à l'enquête sur la vie intellectuelle et les idées ou préoccupations religieuses de nos médecins.

En contact journalier avec les médecins actuels et futurs, occupant à la Faculté de Médecine une chaire que vous honorez par votre compétence reconnue, poursuivant avec constance un idéal professionnel que l'on souhaiterait retrouver chez tous, vous étiez on ne peut mieux qualifié pour faire le diagnostic des maladies dont souffrent la médecine et les médecins et pour indiquer les remèdes appropriés.

Vous déplorez, avec raison, me semble-t-il, qu'il y ait des cloisons étanches entre les diverses matières au programme et vous étendez vos remarques à l'ensemble des Facultés, non seulement de notre Université, mais en général des Universités du monde entier. C'est dire qu'une réforme s'impose, et sans retard.

Voilà pour l'enseignement. Quant à la pratique de la médecine, vous établissez des catégories entre lesquelles

un jeune homme de cœur n'hésitera pas à choisir. De même vous parlez avec infiniment de justesse et d'à propos, des relations de la Médecine et de la Religion. Toutefois vous vous bornez à la théorie, vous ne dites pas un mot de la pratique.

Autant d'aperçus intéressants et judicieux que les Professeurs de l'Enseignement Secondaire seront heureux de mettre à profit pour eux-mêmes et dont ils sauront faire bénéficier leurs élèves. Et je n'aurais pour ma part aucune réserve à faire si vous aviez posé là votre point final. Mais les paragraphes suivants dans lesquels vous dénoncez « le fossé beaucoup plus dangereux encore qui sépare l'Enseignement Secondaire de l'Enseignement Universitaire » montre qu'en réalité le fossé n'est pas près de se combler. Aussi longtemps que les maîtres les plus avertis et les plus sympathiques de l'Enseignement Universitaire ignoreront les activités présentes de l'Enseignement Secondaire, il sera bien difficile sinon impossible de s'entendre et de se prêter main-forte.

« A la fin de ses études classiques, dites-vous, le collégien est censé connaître quelques langues mortes et vivantes, de la philosophie livresque et un tout petit peu de sciences. De ce qui l'attend plus tard, que lui a-t-on appris ? Des multiples carrières qui s'offrent à lui, que sait-il en plus de leur nom ? Rien ne dirige son choix, sa décision est une terrible loterie. Seul celui qui se dirige au sacerdoce ou à la vie religieuse sait où il va. Il choisit librement sa voie parce qu'il la connaît d'avance et qu'il l'aime, parce qu'il a le sentiment d'y être appelé : c'est la vocation.

« Tous les autres, exception faite pour ceux qui ont eu dans leur famille d'instructifs exemples, ignorent ce que sont les professions, leurs buts, leurs moyens, leur morale. Comment se sentiraient-ils appelés par elles, parce qu'en elles, s'accorde avec leur tournure d'esprit, leurs

dispositions. Ce qu'ils savent, c'est qu'elles sont lucratives, elles sont le moyen de gagner de l'argent, et c'est le hasard qui choisit tel ou tel moyen.

« Le remède est simple. Puisque c'est au moment où il est collégien que le futur professionnel doit fixer son choix, il incombe au collège de le renseigner de façon suffisamment technique, non pas sur une, mais sur toutes les carrières. Il pourrait à cette fin obtenir l'aide de conférenciers choisis parmi les meilleurs professionnels. Autrement, c'est lui qui par sa carence portera la lourde responsabilité de tant de carrières manquées ou désastreuses. C'est à lui de combler au plus tôt cette déplorable lacune et de rendre possibles les vocations laïques ».

J'ai tout lieu de croire que répondant à une enquête, vous vous êtes renseigné à bonne source avant d'écrire ces lignes. Pour compléter vos renseignements, je me permets de vous dire qu'au Séminaire de Joliette, chaque année, en lecture spirituelle, c'est-à-dire sous forme de causeries familières, le supérieur expose à tous les élèves, les principes qui doivent les guider dans le choix d'une carrière ; aux élèves des classes supérieures et surtout à ceux de philosophie, on fournit sur toutes les carrières indistinctement des détails plus précis, ou si vous préférez, des renseignements techniques, et cela soit à l'aide de conférenciers choisis parmi les meilleurs professionnels soit par des commentaires appropriés d'une brochure publiée, il y a deux ans, par mon prédécesseur, le Père P.E. Farley, c.s.v., « ébauche d'un ouvrage à faire, disait l'auteur lui-même dans son avertissement, mais aussi reproduction à peine amplifiée de ce que m'ont donné mes maîtres il y a 25 ans et qu'eux-mêmes ont reçu de leurs maîtres, il y a 50 ans ». L'ouvrage a été fait en collaboration et a paru sous le titre d'*Orientation Professionnelle*. Je vous envoie le premier volume, les *Carrières Ecclésiastiques* ; le deuxième, les *Carrières Civiles* est actuellement sous presse.

Les tracts écrits récemment par les représentants les plus autorisés des diverses professions et mis à la disposition des élèves rendent encore d'immenses services.

Ajoutez à cela les conseils particuliers distribués aux élèves tout le long du cours, en direction disciplinaire ou spirituelle, par des hommes consciencieux, dévoués, pouvant s'informer auprès des gens compétents, et le faisant en réalité.

Et je ne parle pas des nombreux articles publiés dans les revues, particulièrement dans l'Enseignement secondaire au Canada, dont les maîtres savent tirer parti pour les élèves.

Vous voyez, cher docteur, que ma lettre n'a aucune allure belliqueuse ; aussi je vous autorise volontiers à lui donner la publicité que vous jugerez opportune et susceptible de combler, pour une si faible part que ce soit, « le fossé qui sépare l'enseignement Universitaire de l'Enseignement secondaire ».

Avec l'hommage de ma considération distinguée, je vous prie d'agréer l'assurance de la profonde estime avec laquelle je suis.

Monsieur le Docteur,

Votre humble serviteur,

Louis-Philippe Fafard, c. s. v.,

Joliette, 15 mars 1934.

Supérieur.

Le Père Bacon : Novissima verba

On meurt comme on a vécu. Cela est vrai, d'abord, au point de vue des sanctions finales, bien que les divins caprices de la grâce apportent souvent au vieil adage un consolant démenti. Où l'adage reprend toute sa justesse et la psychologie tous ses droits, c'est quand il s'agit de

la façon extérieure et visible dont l'homme prépare, organise — faudrait-il dire en certains cas — son départ pour l'éternité.

Le Père Jean Bacon, décédé presque subitement le 21 mars à l'âge de 70 ans, dans la 46^e année de sa vie sacerdotale et la 38^e de sa vie dominicaine, était excellemment un homme d'ordre, peu féru de détails encombrants, mais clair et méthodique, ponctuel et rapide en tout : observances de règle, ministère, œuvres, tenue de registres et reddition de comptes. Ses livres faisaient l'admiration des Visiteurs canoniques que nous envoyait jadis la Province de Paris. Et j'imagine que ses examens de conscience élaguaient d'aussi forte manière le vague et le superflu. C'est d'un air triomphant qu'il découvrit un jour le volume du Père Tissot : « La vie intérieure simplifiée », devenu ensuite son livre de chevet.

Tour à tour prier, curé, procureur, gérant de périodiques, promoteur de la Confrérie du Rosaire, directeur de l'Œuvre du Noviciat, et par-dessus tout, « splendide quêteux », comme l'a qualifié son provincial, les nombreuses charges qu'il occupa, loin de toute spéculation abusive et dûment garé contre la métaphysique, favorisèrent l'application de ses qualités innées, le rendement maximum de son labeur. Là il put satisfaire à son goût de la chose bien faite et l'inculquer autour de soi. Généreux pour ses aides, il ne

tolérait pas le moindre accroc dans les différents services. Epris de justice, il avait le geste prompt et la plume ardente quand il croyait apercevoir un abus. Mais si la réflexion ou tel événement lui donnait tort, il réagissait du fond de l'âme, et, *l'ordre le voulant ainsi*, le message du lendemain corrigeait les vivacités de la veille.

Prédications, voyages, initiatives de toutes sortes, aussi bien que tâches monotones et routine de bureau, remplirent la vie du Père Bacon durant près de quarante ans. Quand il constata, à son ralentissement et à de bref arrêts, que la machine pouvait cesser tout à coup de fonctionner, il voulut jeter dans l'entreprise finale tout ce dynamisme clarvoyant, ordonné, dont il avait jusque-là fait montre. Nul projet de démission. Le simple recours aux moyens humains, suivi d'un nouvel effort, et toujours selon l'ordre providentiel. Quel saisissement l'on éprouve à lire cet extrait d'une dernière *lettre d'affaires* où l'homme et l'homme de Dieu nous apparaît de très haut : « Je ne refuse pas le travail, vous le
« savez, pourvu que les forces me reviennent.
« Aussitôt que je pourrai m'absenter sans rien
« compromettre, je voudrais aller me reposer
« sans inquiétude aux Etats-Unis, si vous vou-
« lez bien me le permettre; je ne désespère pas
« de me rétablir pour faire encore quelques bon-
« nes années de service. Mais tout cela est entre
« les mains du Bon Dieu, et je me résigne d'a-

« vance à tout ce qui arrivera. Mon séjour à l'hôpital m'aura servi à découvrir que je dois prendre soin de moi. Pas trop de travail continu à l'avenir. Le cœur ne suffit plus à la besogne. C'est pourtant le grand moteur, mais le seul que ma volonté ne peut pas contrôler. Alors il faut le ménager. Et quand il veut faire la paresse, le fouetter. Et puis quand il ne voudra plus marcher, le jeter dans la fosse avec le reste. Je ne me décourage pas, mais je prends mes précautions contre la mort ». De fait, mobilier de cellule, documents, affaires en cours, tout était rangé et classifié quand l'embolie le frappa.

Voilà ce qui s'appelle demeurer fidèle à soi-même dans la ligne du bien, et mourir comme on a vécu.

Parvenu à la porte du ciel, et tandis que « ses amis, ses condisciples, ses relations du clergé séculier ne lui gardaient pas rancune des bonnes quêtes qu'il sut faire dans leur église », (T. R. P. Bibaud) ce bon serviteur n'eut pas à quémander sa récompense, elle l'attendait. Au cours d'une existence dévouée, fidèle sur le plan chrétien à ce que Isabelle Rivière nomme « le devoir d'imprévoyance » ⁽¹⁾, il avait songé beaucoup moins à ce durable salaire qu'aux intérêts divins ; de

⁽¹⁾ « Sur le devoir d'imprévoyance — *Traité d'économie pratique* », par Isabelle Rivière. Les Editions du Cerf. Juvisy. 1934. — 16 f. 50.

même qu'en propageant le rosaire, il visait surtout le salut des âmes et l'honneur de la T. S. Vierge.

Comme le cher Père laissait après lui des organisations permanentes, il a fallu sans retard lui désigner un successeur. Le R. P. Augustin Leduc a déjà pris charge des bureaux de la Confrérie du Rosaire et de l'Œuvre du Noviciat. L'ancien professeur d'Ottawa et de Rome et l'actuel syndic de la Province n'a guère mené une vie ouatée de précautions. Nous lui souhaitons la santé et le courage requis pour cette nouvelle tâche.

M.-A. LAMARCHE, O. P.

L'esprit des Livres

R. P. DE RAVIGNAN. — « Dernière retraite donnée aux Religieuses Carmélites du Monastère de la rue de Messine, à Paris ». Septième édition. Paris, Téqui.

La Dernière Retraite du Père de Ravignan revient pour la septième fois dans les familles religieuses et les foyers chrétiens. Une nouvelle édition des paroles encore vibrantes de cet apôtre à son déclin, voilà qui suffit à mettre en joie les âmes éprises d'une perfection toujours croissante.

L'indulgent correcteur, tout en simplifiant la forme et redressant les négligences inévitables à une parole fami-

lière et improvisée, a conservé en son intégrité la pensée originale du saint religieux.

A un siècle près, on ne relira pas sans émotion, ces pages où se reflètent les plus purs principes ignatiens, exprimés dans le plus sympathique des verbes. L'inspiration divinement humaine où le prédicateur prend source: l'amour de Dieu et du prochain, fait qu'il a trouvé, sans la chercher, la véritable éloquence, inlassablement susceptible d'enflammer les cœurs de tout temps et de tous lieux.

S.-M. V.

Donatien FRÉMONT. — « Pierre Radisson » —
Editions Albert Lévesque, Montréal 1933.
(\$1.00).

Le sous-titre: « Roi des Coureurs de Bois » indique suffisamment qu'il s'agit d'un fragment de l'histoire des premiers temps de la Colonie. Cet ouvrage embrasse la période qui va de 1652 jusqu'à 1710, année de sa mort dont on ignore la date exacte, et couvre toutes les activités de Pierre-Esprit Radisson, tant au Canada qu'en France et en Angleterre.

Qu'était-ce que Pierre Radisson? La question se pose tout naturellement puisque parmi nos manuels d'Histoire, les uns l'ignorent complètement, les autres lui consacrent deux ou trois lignes, parfois même un paragraphe. On saura donc gré à Monsieur Frémont d'avoir ressuscité cette singulière figure d'aventurier, toujours sympathique malgré ce qu'on serait tenté d'appeler ses trahisons.

Pierre-Esprit Radisson naît à Paris. En ouvrant le livre de Monsieur Frémont, nous le retrouvons, au printemps de 1652, aux Trois-Rivières, où ses parents se sont établis. Il a seize ans. Déjà l'aventure perçait sous Radisson, pourrait-on dire en parodiant Victor Hugo.

Ce matin-là, donc, il s'éloigne en secret du fort, avec

deux compagnons dont les noms ne nous sont pas parvenus. L'Iroquois ? Ils s'en moquent ! Pourtant, les Trois-Rivières sont, de toute la colonie, le poste le plus durement harcelé par les barbares.

Après quelques heures de vagabondage, les deux camarades de Radisson manifestent le désir de rentrer au fort. Radisson rit de leurs craintes et continue seul sa route. Il a marché une dizaine de milles quand il se décide enfin au retour. Sa chasse est si abondante qu'il ne peut tout apporter. Mais, à quelque distance du fort, il a la désagréable surprise de trouver les cadavres scalpés de ses deux amis. Il veut fuir, mais il est aussitôt entouré par les Iroquois qui le font prisonnier et l'amènent dans leur pays.

C'est alors que commence, par la plus étrange et la plus terrible des aventures, la vie nomade de notre héros. Deux ans prisonnier des Agniers, condamné à la torture, son courage en impose aux sauvages et lui vaut de devenir membre honoré de leur nation. Il apprend parfaitement leur langue, adopte leurs coutumes, s'attache même à leur genre de vie dont il gardera toujours un peu la nostalgie quand il sera retourné à la civilisation...

Radisson a pris le goût des voyages. Avec DesGrosseilliers, son beau-frère, il explore le nord-ouest canadien, peut-être même ce que l'on désigne aujourd'hui par « Far-West » américain, et surtout, il est le premier blanc à se rendre par voie de terre à la Baie d'Hudson.

Deux fois, grâce à la générosité avec laquelle il se départit de ses pelleteries, il sauve la Nouvelle-France d'un désastre financier. Malheureusement sa popularité porte ombrage au Gouverneur et aux gens de la Compagnie. On lui suscite toutes sortes de difficultés, tant et si bien qu'il passe au service de l'Angleterre, où l'on fondera, à son instigation, la célèbre Compagnie de la Baie d'Hud-

son.

Sans doute Radisson repassera, quelques années plus tard, au service de la France, mais les nouvelles vexations qu'on lui fera subir le détermineront à retourner définitivement à l'Angleterre.

Le succès et la fortune sourirent, un temps, à Radisson; mais ses protecteurs morts, la nouvelle direction de la Hudson Bay ne semble pas se préoccuper beaucoup de lui. Tout permet de croire qu'il connut une extrême détresse pécuniaire et laissa, à sa mort, sa femme et ses enfants dans une très grande pauvreté.

Pierre Radisson — quels qu'aient été ses torts et ses mérites — reste une des figures les plus intéressantes de son époque. Monsieur Frémont, dans son récit dont la véracité historique nous paraît en général établie, réussit parfaitement à nous intéresser à son personnage qu'il fait vivant.

Homme de décision et d'initiative, doué d'un courage à toute épreuve, et plus rusé même que l'Iroquois, on ne peut, somme toute, reprocher à Radisson que d'avoir cédé au plus fort. Mais les autorités de l'époque, au Canada, partagent largement avec lui, par leur manque de diplomatie, de conciliation, et même d'équité, la responsabilité de sa défection.

Monsieur Frémont a fait là un livre de grand mérite, tant au point de vue historique qu'au point de vue littéraire. Je ne connais peu de livres canadiens plus attachants et mieux écrits que celui-là.

Berthe Guertin

Ubaldo PAQUIN. — « Le Paria ». — Editions Albert Lévesque, Montréal, 1934. (\$1.00).

Ce roman vaut plus peut-être par l'originalité des

caractères que par l'intrigue elle-même. Et quand je dis l'originalité des caractères, je veux parler plus exactement d'un caractère: Madame Jodoin.

Bien que d'une importance secondaire dans l'action du roman, Madame Jodoin reste le personnage le mieux campé. Accoutumée aux durs labeurs qui rapportent peu, à une médiocrité longtemps voisine de la misère, elle a gardé l'habitude de tout peser à la lumière des *profits et pertes*. Elle n'est pas avare, mais très opportuniste. Ainsi, quand elle se décide à recueillir son neveu, orphelin de 10 ans, c'est qu'elle a bien examiné le pour et le contre et jugé que le bambin pourra rendre maints services à elle-même et à son mari, et que si la présence de Jacques Bernier à leur foyer lui impose quelques hardes de plus à ravauder, par contre cela évitera la main d'œuvre pour les travaux de la ferme. Mais ce n'est pas tout: Madame Jodoin est une dévote femme qui paie bien fidèlement, chaque année, sa contribution de Dame de Sainte-Anne et qui n'oublie pas, en adoptant son neveu, que la charité efface la multitude des péchés. Elle fait, du même coup, œuvre méritoire et profitable. Intéressée et exigeante, elle est encore cancanière et emportée. Dans un moment de colère, elle criera, sans ménagement, au pauvre Jacques la tare de sa naissance, de même que pour se venger de son départ, elle confiera à ses voisines le honteux secret qui pèsera si lourd, à partir de ce moment, dans la vie du paria. Ce type de villageoise, bien que peu sympathique, est sans contredit le plus intéressant du roman, parce que le mieux analysé et le plus naturel.

Philibert Jodoin est la doublure de sa femme, mais en demi-teinte. Les autres personnages de second plan sont à peine esquissés. Le héros, Jacques Bernier, est moins fermement dessiné que Madame Jodoin. On suit suffisamment, cependant, ses réactions intérieures.

Mais de toute évidence, il s'agit avant tout d'une satire de la Société actuelle, que l'auteur considère sous son plus vilain jour. Et si monsieur Paquin réconcilie son héros avec cette Société, c'est moins par conviction que par pur souci des convenances. Aussi bien, tout au long du livre, Jacques n'a-t-il rencontré que félonie, trahison, égoïsme ou basse servitude, selon les circonstances, et quand le vieux curé de Valdaur — le seul homme à lui avoir manifesté de la sympathie vraie — lui affirme que tout n'est pas méchanceté dans le monde, qu'il existe une foule innombrable d'êtres dont le but ultime réside dans le dévouement, Jacques en est si peu convaincu, quoi qu'en dise l'auteur, qu'il s'enfonce au plus profond des forêts pour y finir ses jours.

La phrase de monsieur Paquin est souvent mal construite, désaxée par les incisives et heurtée par une ponctuation effrénée. Sa syntaxe, de même n'est pas impeccable. Son principal mérite, c'est donc d'avoir la psychologie de la foule dont il connaît exactement les fibres sensibles, et pour laquelle il écrit.

Le sujet qu'il développe ne manque pas d'originalité. Mais la fin de l'odyssée du *Paria*, fils d'un assassin, pauvre, bafoué, normalement destiné à souffrir toute sa vie de son infériorité sociale, et que l'on retrouve dans la peau d'un millionnaire, déconcerte un peu. Il eût été plus logique que Jacques Bernier finît misérablement, victime de ses antécédents et des circonstances, puisque, somme toute, ce roman prétend démontrer l'injustice fondamentale de la Société.

Berthe Guertin

Semaine Sociale: Le Problème de la Terre. 1 vol.
352 pp. 1933. A l'École Sociale Populaire
de Montréal.

C'est le compte-rendu des cours et conférences données à la Semaine Sociale de Rimouski en 1933.

Les lecteurs de la Revue Dominicaine se souviennent encore des pages enthousiastes que le R. P. Lévesque consacrait à cet « événement social » ici même dans la livraison d'octobre 1933 (pp. 562-567). On voudra bien s'y reporter.

Qu'il suffise de noter l'importance et l'actualité de cette publication. Une simple lecture de ces pages laisse déjà soupçonner au moins informé l'ampleur et la gravité de notre problème agricole...

Problème économique et social : il met en question le sort de toute une partie de notre population. Problème national, aussi, car il est avéré que la survivance canadienne-française ne se conçoit pas sans un enracinement de souche, dirions-nous, au sol canadien. Problème politique également, mais au sens noble du mot; comment maintenir la province ou l'Etat canadien sans une agriculture prospère ? Problème religieux enfin, s'il est vrai que le milieu, la langue et les conditions matérielles de l'existence ont une énorme influence sur l'épanouissement normal de la vie surnaturelle dans l'homme.

On voit l'envergure avec laquelle les conférenciers de la S. Sociale ont traité leur sujet. Techniciens en matière agricole, professeurs de nos écoles d'agriculture, chefs politiques et religieux, tous ont collaboré à l'œuvre commune. Le volume qui nous apporte l'ensemble des idées échangées en la circonstance mérite donc qu'on le lise et que l'on agisse en conséquence... avant longtemps!

T. M. Landry, O. P.

R. P. Urbain-M. YONEKAWA. — « Ames Japonaises ». Braine-le Comte, Zech et Fils. Editeurs des Archevêchés de Smyrne et de Québec.

Ce volume, paru depuis un an déjà, et qui, comme l'écrivait récemment un missionnaire, nous donne une idée très exacte du Japon moderne, mérite l'attention du public.

Que le nom de l'auteur n'effraie pas! Il est porté par le personnage bien connu qui nous donna « Propos Japonais ». Du R. P. Urbain-M. Cloutier au R. P. Urbain-M. Yonekawa, il n'y a que la distance d'un acte de naturalisation, tout simple pour qui s'est donné sans réserve au service des âmes.

Cette fois, il s'agit de la conversion de néophytes dont le R. P. développe devant nous les étapes. Et parce que ce sont « ses » convertis, il a mis tout le long de ce livre une chaleur, comme un attendrissement qui nous fait nous intéresser à tous et à chacun des individus qu'il nous présente.

Comme l'indique le titre, le R. P. Yonekawa veut nous faire entrer en contact avec des âmes japonaises qui vivent de la vie du Japon. Aussi le déroulement de ces vingt-deux historiettes nous met-il un peu au fait des mœurs et de la mentalité; si bien qu'à la fin du volume, après avoir entrevu les cérémonies du mariage et de l'enterrement, la réception du missionnaire dans les familles, le détail du thé, les milieux universitaires, la vie japonaise enfin, dans ces petites maisons aux « shoji » (murs) mobiles, après avoir constaté le curieux mélange d'insouciance et de force tranquille qui se retrouve presque chez tous, après avoir expérimenté l'influence considérable du milieu familial, nous avons l'impression de connaître un peu le décor, et de mieux comprendre ces hommes si différents de nous.

Mais l'intéressant surtout, c'est la façon dont ces âmes humaines, rachetées elles aussi par le sang du Christ, réagissent devant le grand problème de la vie. Le R. P.

Yonekawa nous présente de préférence des âmes d'enfants et de jeunes gens, ou mieux, fait originer le travail de la grâce dès les premières années. Nombre de ces conversions sont des retours au catholicisme dont on avait abandonné la pratique, ou encore la rentrée au bercail d'âmes trompées par la propagande protestante. Le protestantisme dont les immenses ressources matérielles favorisent la diffusion, apparaît souvent comme une pierre d'achoppement au travail de nos missionnaires.

Les besoins psychologiques servent de preuve presque partout. Mais si l'insatisfaction foncière du désir humain, le manque de vitalité du bouddhisme, la beauté de la doctrine du Christ et les merveilles de sanctification qu'elle produit, attirent vers la religion de Jésus, il reste encore des objections à résoudre avant toute étude sérieuse, avant l'adhésion globale, dirions-nous. « Si la religion catholique est la seule vraie, que penser du bouddhisme qui a fait du Japon un pays puissant et prospère ? Où est ma mère vénérée, morte dans la religion bouddhiste ? Quel est le culte à rendre à l'empereur et aux ancêtres ? » C'est toute l'âme japonaise qui proteste, comme au bris du moule qui l'a formée.

Une fois ces objections préliminaires résolues, l'étude commence. Nous aimerions connaître les réactions de ces âmes devant les dogmes de notre religion, devant ses lois saintes. Quelle occasion unique ce serait de pénétrer au cœur même de la mentalité japonaise. Malheureusement le R. P. Yonekawa n'en parle pour ainsi dire pas. Il décrit la route qui conduit à la grâce, plutôt que les impressions de ceux qui la parcourent. C'était d'ailleurs une exigence du but populaire de son livre.

Mais si nous ignorons les problèmes intimes que pose nécessairement toute conversion, les difficultés extérieures, elles, apparaissent à l'envi : opposition des parents, haine des bouddhistes, mauvais traitements, réclusion, et combien

d'autres obstacles dressés par Satan en vue d'entraver la marche vers Dieu. Mais au terme, quelle magnifique floraison dans ces âmes où la bonne semence n'avait pas encore été jetée! quel miracle de force, et parfois même quelle merveilleuse sainteté!

Le livre du R. P. Yonekawa auquel nous ne reprochons que sa faiblesse de style, nous fait aimer l'étrange pays qu'il laisse entrevoir. Nous restons comme obsédés par un « Japonais au léger sourire qui voile souvent les plus dures souffrances intimes ». Or, pour nous, aimer le Japon, c'est prier pour la conversion de ses habitants, rachetés eux aussi par le sang divin, c'est aider les missionnaires qui y travaillent. Nous souhaitons qu'« Ames Japonaises » trouve des lecteurs de plus en plus nombreux, afin que soient plus nombreux aussi les ouvriers de cette vigne choisie.

F.-M. F.

DR C. D'ESCHEVANNES — « Pasteur, sa vie, sa foi, son œuvre » — Pierre Téqui, éditeur, 82, rue Bonaparte, Paris. — In-12 de 250 pages avec photographie. — A l'étranger, 12 francs.

A ne considérer que la branche la plus importante et la mieux connue de l'œuvre de Pasteur, l'exploitation féconde de la découverte des microbes, on peut dire que ce grand Français a accompli une révolution totale dans certaines parties de l'industrie et de l'agriculture, et surtout dans la médecine. D'ailleurs, non content d'être un prodigieux génie accomplissant d'immenses découvertes, il a laissé une pléiade d'élèves qui comptent et parmi les plus grands esprits et parmi les plus grands bienfaiteurs de l'humanité. Il méritait donc qu'un livre simple, comme celui-ci, permette aux ignorants de connaître ce qu'est la vie

d'un savant et ses résultats.

Mais le Dr d'Eschevannes qui, au dire de son éditeur, a cherché longtemps sa voie avant de trouver le chemin de Damas, a voulu nous peindre en même temps que l'homme de science le grand catholique que fut Pasteur. Pour cela, il a recueilli des documents inédits, comme le récit du prêtre qui, ayant été salué par Pasteur et ayant demandé l'explication de ce geste, s'entendit répondre « j'ai coutume de saluer les prêtres de mon Dieu » ; il a pris dans la vie et la correspondance de son héros des mots, des faits, des citations, parmi lesquelles on nous permettra de reproduire le passage d'une lettre à un ami : « Vous ne pourriez mieux faire que de chercher des remèdes à vos souffrances morales dans le travail, la religion et l'exercice de la charité... Les sentiments religieux vous apporteront des consolations en vous inspirant la patience ».

Mais la part la plus démonstrative du livre est constituée par les textes officiels publiés par Pasteur lui-même, et, parmi eux, son discours de réception à l'Académie Française avec cette page si belle (que nous sommes obligé de tronquer) : « Le positivisme ne pèche pas seulement par une erreur de méthode. Dans la trame de ses raisonnements se révèle une considérable lacune. Il ne tient pas compte de la plus importante des notions positives, celle de l'Infini. Au delà de la voûte étoilée qu'y a-t-il ? De nouveaux cieux étoilés. Soit ! Mais peut-on s'arrêter dans le temps ou dans l'espace. Il y a des grandeurs sans limite. Et celui qui proclame l'existence de l'infini accumule plus de surnaturel qu'il n'y en a dans les miracles, car la notion de l'infini a le double caractère de s'imposer et d'être incompréhensible. Quand cette notion s'empare de l'entendement, il n'y a qu'à se prosterner... La notion de l'infini dans le monde, j'en vois partout l'inévitable expression. Par elle le surnaturel est au fond de tous les cœurs. L'idée de Dieu est une forme de l'idée de l'infini... Heureux celui qui por-

te en soi un Dieu, un idéal — idéal des vertus de l'Évangile — et qui lui obéit ». Pasteur s'est donc lui-même proclamé croyant. Mais il a fait plus, et à mon avis l'Auteur n'insiste pas assez sur ce point, il a délimité très exactement les frontières du doute scientifique et de la certitude religieuse. Relisons quelques phrases du discours qu'il prononça en 1874, à la Distribution des prix du collège d'Arbois : « La libre pensée dans le sens cartésien, la liberté dans l'effort, la liberté dans la recherche, le droit de conclure sur le *vrai accessible à l'évidence* et d'y conformer sa conduite, oh ! ayons le culte de cette liberté-là... Mais la libre pensée qui réclame le droit de conclure sur ce qui échappe à une connaissance précise, celle-là, répudions-la avec énergie. Vraiment, je les admire tous ces grands philosophes ! Eh quoi ! Nous autres patients scrutateurs de la Nature, riches des découvertes de nos devanciers, munis des instruments les plus délicats, armés de la sévère méthode expérimentale, nous bronchons à chaque pas dans la recherche de la vérité et nous nous apercevons que le monde matériel est presque toujours autre que nous l'avions pressenti. Mais eux, livrés tout entiers à l'esprit de système, placés derrière le voile impénétrable qui couvre le commencement et la fin de toutes choses, comment font-ils pour savoir ? »

Un officiel, M. Bérard, n'a pas hésité à dire : « La foi de Pasteur, loin d'être une faiblesse, était au contraire une nouvelle preuve de la force d'un esprit sachant appliquer à tous les ordres de connaissance la méthode qui lui convient : la soumission à la révélation pour les vérités divines, la libre recherche dans les vérités scientifiques ». Nous pensons qu'il y a lieu de ne pas chercher sur le catholicisme de Pasteur une autre appréciation que celle de son confesseur, un dominicain, le Père Boulanger (auquel il demanda les derniers sacrements, ayant encore sa pleine connaissance). Celui-ci écrivait en 1897 : « Hier je découvrais dans mon cœur que, sans m'en douter, je rendais

à Dieu pour M. Pasteur les mêmes actions de grâces que je rends pour les saints ». Pasteur fut donc un authentique catholique comme il le proclamait lui-même.

Il serait souhaitable que ce livre soit largement répandu parmi la jeunesse intellectuelle. Elle y trouverait un exemple de travail acharné et désintéressé, un exemple de charité, un modèle de vie catholique et de plus un enseignement précieux sur les rapports de la Religion et de la Science. Elle y verrait la démonstration que « Beaucoup de Science amène à Dieu ».

A. Laquerrière

« *Et à l'heure de notre mort* ». — *Vie et mort édifiantes de cinq jeunes Dominicains*. Œuvre de Presse Dominicaine, Montréal, 1934.

On ne pardonne pas à la mort de prendre la jeunesse toujours si pleine de promesses et si riche d'avenir !

Jeunesse — le mot lui-même n'a-t-il pas quelque charme qui évoque la fleur et fait escompter le fruit ? — Et quand la plante croît — docile — dans le jardin du Maître, on comprend mal pourquoi l'aveugle faucheuse fauche sans pitié. On se souvient de cette noyade tragique, en septembre 1931, qui enleva d'une seule vague cinq jeunes membres de la famille dominicaine. A ce moment-là, les journaux ont raconté l'événement avec les mots et sympathies d'usage. Dans tous les milieux on s'attrista — la presse protestante même esquissa pour nous, catholiques, un geste de rapprochement fraternel. Et puis — le silence tomba sur ces faits comme il avait dû retomber là-bas sur les rives de l'Outaouais. Qui dit que dans notre mémoire surchargée nous n'avions pas commencé d'assimiler cette catastrophe à la « Légende des flots bleus » que nous chantaient nos mamans autrefois ?

Aujourd'hui, il faut être reconnaissant à l'Oeuvre de

Presse Dominicaine qui nous présente sur les chers disparus un livre précieux, tant par sa tenue que par ce qu'il contient, pour nous, d'exemples bienfaisants.

Le récit de l'unique survivant nous permet de les voir pénétrer dans le mystère de la mort, en gardant tous leurs moyens. Ils sombrent avec toute la dignité du sacerdoce. Mais cette abdication suprême, ce don de la vie ne surprend plus dès qu'on prend connaissance, grâce aux témoignages des frères-amis, des goûts et des aspirations de chacun des cinq.

Le tout, recueilli aux bonnes sources, fait de l'ensemble un volume pétri du meilleur et du plus attachant de la personnalité humaine.

L'amitié surnaturelle penchée sur la mort fait revivre les âmes et pour nous les faire aimer davantage elle sait diffuser la lumière un peu crue de la vérité dans le délicat de la charité.

Cinq cœurs, cinq vies, cinq âmes — germes de sainteté écloso sous des cieux différents, unis pour un même idéal et confondus dans la simplicité tragique de leur mort !

Ceux qui savent ce qu'il faut de tendresse divine et humaine pour faire grandir une âme liront ce livre avec quelque chose de plus que de l'intérêt. Ils s'attarderont volontiers à la première page, éloquente entre toutes puisqu'elle résume leur destinée providentielle. — Ces photos, les leurs, encadrant sur la Croix le médaillon de la Vierge, n'est-ce pas suffisamment symbolique pour expliquer, pendant la vie, tant de fraîcheur d'âme et dans la mort, une attitude si noblement convaincue.

Rita Lebrun

Frères GILLES, O. F. M. — « Les Croisés pacifiques ». Un volume in-12 de 135 pages. Imprimerie J. Mersch, 17, Villa d'Alésia, Pa-

ris. 1933. (1)

Un livre sur la Terre-Sainte est toujours de nature à intéresser tout chrétien dont la foi est vive et qui nourrit dans son cœur des sentiments de tendre affection et de profonde reconnaissance envers l'Homme-Dieu. Connaître, en effet, ce merveilleux pays d'une façon toujours plus parfaite afin de mieux comprendre et goûter toujours davantage les divines Ecritures elles-mêmes, mais qui ne le désire de toute son âme ? — Il n'est pas donné à tous de visiter les Lieux-Saints et de savourer le charme exquis qui se dégage du contact intime des lieux sanctifiés par la présence du Sauveur, de sa divine Mère et de nombre de saints illustres, mais tout catholique peut et doit avoir à cœur de connaître au moins par la lecture le pays célèbre entre tous d'où lui sont venus la lumière et le salut.

Assez rares, néanmoins, sont les livres accessibles à tous sur la Terre-Sainte et qui aient pour but d'édifier le lecteur par des considérations de foi tout autant que de le renseigner par une abondance de détails touchant les lieux historiques de cet intéressant pays. Il y a bien les Guides mais outre qu'ils sont « toujours pressés » ils ne visent pas d'ordinaire à l'édification de ceux qui s'en servent. Le livre idéal sur la Terre-Sainte serait, ce semble, celui qui joindrait aux renseignements d'ordre historique et topographique le souci de stimuler la foi et la piété du lecteur. Or, un tel livre, croyons-nous, est paru au cours de l'année dernière en « Hommage au Christ, roi éternel des siècles, en ce jubilé sacré de notre Rédemption... » Il a pour titre « Les Croisés pacifiques » et est l'œuvre d'un

(1) La présente recension se réfère à la nouvelle édition — revue et augmentée — de cet ouvrage déjà paru au pays au cours de l'année 1932.

excellent écrivain canadien-français, membre de l'Ordre de Saint-François et avantageusement connu tant au pays qu'à l'étranger sous le pseudonyme de « Frère Gilles ». En résidence depuis plusieurs années à Jérusalem et connaissant parfaitement l'histoire et la topographie des Lieux-Saints il était tout désigné pour écrire un tel livre.

Le but principal que s'est proposé l'auteur dans son ouvrage c'est de faire connaître davantage l'œuvre des religieux de Saint-François en Terre-Sainte en leur qualité de mandataires du Saint-Siège spécialement préposés à la sauvegarde et à l'entretien des Lieux-Saints. Il y raconte donc la glorieuse histoire de la Custodie de Terre-Sainte, c'est-à-dire, de l'apostolat six fois séculaire des Frères Mineurs au pays de Jésus. L'auteur a été bien inspiré de traiter ce sujet si digne d'intérêt pour tous, aussi a-t-il pu le faire avec la plus légitime fierté. — Il faut lire, en effet, ces pages pour connaître ce qu'un trop grand nombre de catholiques de tout rang comme de tout pays ont par trop ignoré jusqu'ici, savoir : le dévouement obscur mais combien héroïque de ces humbles et fervents religieux en vue de conserver pour l'honneur et le bien de la chrétienté les lieux vénérables où se sont accomplis les mystères sacro-saints de notre rédemption. En des récits vibrants d'émotion et de la plus belle tenue littéraire l'auteur raconte les péripéties qui ont marqué l'occupation franciscaine des Lieux-Saints, occupation encore incomplète mais en raison des seules difficultés quasi insurmontables toujours rencontrées. Il rappelle les services que la Custodie a rendus et continue de rendre à la chrétienté en Palestine et les titres de reconnaissance qu'elle s'est acquis de la part de l'Eglise et des fidèles de tout temps et de tout pays.

En parcourant ces pages qu'ils liront avec plaisir, profit et piété « les anciens pèlerins de Palestine y revivront leur pèlerinage et comprendront bien des choses restées à l'état de point d'interrogation. Les pèlerins de demain y trouveront la clef qui leur ouvrira l'horizon palestinien, et,

rendus sur place, un complément anticipé aux dires des Guides toujours pressés » (D'une lettre de l'auteur au soussigné). — Nous souhaitons vivement que ce beau livre rencontre partout l'accueil qu'il mérite et qu'en contribuant à faire mieux connaître et aimer les Lieux-Saints il stimule la charité des fidèles envers ceux qui se dévouent avec tant de zèle et de générosité à leur garde et à leur entretien séculaires.

Fr. A.-M. Richer, O. P.

DOM GUÉRANGER : — « Sainte Cécile et la Société Romaine aux deux Premiers Siècles ». — 2 vols. in 16, XI-387-455 pp., Paris, Téqui, 1933, (10ième éd.)

Loin d'avoir été un accident dans la carrière du célèbre abbé de Solesme, l'étude de la vie de Sainte Cécile a été l'une de ses plus constantes et de ses plus chères préoccupations. Le 3 avril 1854, il pouvait écrire à J. B. de Rossi, alors à ses premières fouilles dans les catacombes romaines : « Comment serait-il possible, mon cher ami, que je ne vous aimasse pas comme un autre moi-même, moi qui, tout barbare que je suis, n'ai cessé depuis 1825 de songer aux catacombes et de recueillir tous les faits qui s'y peuvent rattacher... Dieu mettrait le comble à notre amitié si par vous le tombeau de ma bien-aimée Sainte Cécile m'était révélé ».

Les deux premières éditions de l'ouvrage, celle de 1849 et de 1853, se bornaient à raconter l'épisode de la vie de la Sainte. Mais comme les découvertes archéologiques apportaient chaque jour de nouvelles lumières, le rôle de Cécile prenait des proportions jusqu'alors insoupçonnées. « Dès lors, écrit Dom Guéranger, (Préface, VIII-IX), notre œuvre se déclarait d'elle-même incomplète ; plus d'une erreur matérielle lui devenait imputable, et notre seconde

édition n'était pas épuisée que déjà il nous paraissait évident qu'il n'était plus possible de raconter le grand rôle de Cécile, ce personnage si important, sans y joindre le récit de l'histoire chrétienne de Rome aux deux premiers siècles... Au lieu d'un épisode, c'était une histoire qu'il fallait écrire». Il reprit donc son œuvre, et en 1873 en paraissait le texte définitif, celui que reproduisent toutes les éditions subséquentes.

La science historique n'en continua pas moins de progresser. Elle a reconnu depuis, que les Actes de Sainte Cécile, principale source de la Vie, ne remontent pas au delà de 486. Dom Guéranger les croyait basés sur des documents antérieurs. Or, il ressort clairement des travaux de Erbes que nous avons affaire à une pièce disparate, faite d'emprunts au De Trinitate de S. Augustin, à l'histoire des Vandales de Victor de Vite. L'interrogatoire de la Sainte n'est qu'une adaptation maladroite de l'Apologétique de Tertullien.

Pour la mort de Cécile, Dom Guéranger, dans ses deux premières éditions, s'en était tenu à la date traditionnelle 230. Dans sa troisième il opta pour 178. Dom H. Quentin ne craint pas de proposer l'époque de Dioclétien (début du IV^e siècle). Et alors, le tableau de la société romaine aux deux premiers siècles qui remplit le premier volume ne vaudrait plus pour l'histoire de Sainte Cécile, quelque valeur qu'il garde en lui-même. C'est le sort commun des livres d'histoire relatifs à des points encore mal connus de vieillir très vite.

Mais ce qui n'a pas vieilli dans la Sainte Cécile de Dom Guéranger, c'est la ferveur, la poésie, le grand sens chrétien avec lesquels elle fut écrite. Outre la science de son temps, l'auteur y avait mis toute son âme. C'est ce qui explique l'accueil enthousiaste qu'on lui fit, et c'est ce qui lui assure un intérêt qui ne disparaîtra pas.

A.-M. G.

ACCUSES DE RECEPTION

Le salut assuré par la dévotion à Marie — Témoignage et exemples, par le R. P. Gay, S.M.S. 6e édition, 180 p. P. Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris, 1934. Prix : 3 f. 50.

Retraite spirituelle sur l'importance de se donner tout à Dieu, par le R. P. François Nepveu, S. J. Nouvelle édition, 340 p. P. Téqui, Paris, 1934.

St. Thomas Aquinas — On being and essence (De ente et essentia) Translated from the latin, by Clare C. Riedl, M. A. 66 p. St. Michael's College, Toronto, 1934.

Ce petit modèle de traduction entre dans une série d'études philosophiques où se reconnaît l'esprit progressif du célèbre Collège universitaire. Il est suivi d'un index compilé par Mr. Peter B. Hussey.

En réponse à plusieurs demandes d'information, c'est chez Letouzey & Ané, 87 Blv. Raspail, Paris, qu'on peut se procurer le volume du Dr J.-N.-J. Smulders intitulé « De la continence périodique dans le mariage ».

METTEZ VOS VALEURS EN LIEU SUR

Pour quelques dollars par année, vous pouvez louer un coffret de sûreté dans l'une de nos voûtes. Vous pourrez y déposer vos papiers, documents et objets précieux. Si vous louez un coffret de sûreté, vous serez muni de deux clefs permettant d'avoir seul accès à votre coffret.

Jouissez de la sécurité que nous vous offrons à un prix minime.

Consultez notre gérant de la succursale la plus rapprochée concernant nos coffrets de sûreté.

La Banque Provinciale du Canada

M. S. J. B. Rolland
Président

Chs. A. Roy
Gérant Général.

PRECIEUSE EXPERIENCE!

Les trois dernières années ont fait comprendre à plus d'un homme et d'une femme la nécessité d'une expérience consommée et d'un jugement vif dans les transactions financières.

La contrainte des conditions présentes rend ces avantages doublement appréciables dans l'administration de vos immeubles, valeurs et autres biens. Faites avec la Capital Trust un contrat de fiducie à vie. Protégez vos capitaux et assurez-vous un revenu régulier, pour vous-même ou pour tout autre bénéficiaire.

VENEZ OU ECRIVEZ-NOUS POUR PLUS AMPLES DETAILS.

CAPITAL TRUST

Corporation Limitée

MONTRÉAL

OTTAWA

TORONTO

GARANTIE DOLLAR POUR DOLLAR

“Et à l’heure de notre mort...”!

Vie et mort édifiantes de cinq jeunes Pères Dominicains décédés accidentellement à Ottawa le 1er septembre 1931.

Un volume in-16 148 pp. orné de quatre hors-textes.

En vente au prix de 40 sous l'exemplaire, par la poste 50 sous, \$4.20 la douzaine, \$16.00 le cinquante, \$30.00 le cent, port en plus, aux Couvents Dominicains (Canada et Etats-Unis), à l'Oeuvre de Presse Dominicaine, 5375, Av. N.-D. de Grâce, Montréal; ainsi que dans les principales librairies.

Téléphone Bell 310

Carrosse No 2

JOSEPH BERTRAND

COCHER

Entrepreneur de Pompes funèbres

30, rue Laframboise, - - - - Saint-Hyacinthe

Ecuries de louage, carrosses simples et doubles pour mariage, baptêmes.
Automobile. EXPRESS

Pharmacie L. P. GAUCHER

Bachelier en Pharmacie

GROS et DETAIL

223, rue Cascades, - - - - Saint-Hyacinthe

Téléphone 86

Tél. Bureau: 95

ERNEST J. CHARTIER

Commerçant de

BOIS et CHARBON

136, rue Girouard, - - - - Saint-Hyacinthe

Mount Royal Color & Varnish Co. Limited

MANUFACTURIERS DES PEINTURES ET VERNIS
ANGLO-M-R-IDEAL

Bureaux et entrepôts: rue Dorchester.

Manufacture: rue Casgrain

PEINTURE-EMAIL "CLASSIC"

Téléphonez ou écrivez à

L'ECOLE COMMERCIALE PRATIQUE COTE

rue SAINT-DENIS
SAINT-HYACINTHE

ou à

120a rue NOTRE-DAME
TROIS-RIVIERES

Tél.: 654

Tél.: 925

pour avoir tous les renseignements concernant notre
COURS COMMERCIAL bilingue — rapide — pratique.

DONAT CÔTÉ, *Directeur.*

123, rue Girouard, - - - - - Saint-Hyacinthe

PHARMACIE SAINT-HYACINTHE

PLACE DU MARCHE
165 RUE CASCADES

Drogues et médecines de première qualité. — *Spécialité:* LES PRESCRIPTIONS. — **Articles de toilette.** — **Bonbons, Parfums, etc.** — Seul endroit où l'on peut se procurer les fameux remèdes "Rexall". *Nos articles de caoutchouc sont reconnus supérieurs.* — AGENCES: Articles de photographie, le Kodak EASTMAN.

J.-H.-E. BRODEUR, *propriétaire*

Téléphone Bell 271

LAFRANCE & SYLVESTRE

Négociants et Importateurs d'Epiciers en gros

120, rue Saint-Antoine, - - - - - Saint-Hyacinthe

HENRI RAYMOND & CIE

ASSURANCE-FEU

Représentant les meilleures compagnies non tarifées

Téléphone 259 - - - - - Saint-Hyacinthe

LA CORDONNERIE J. A. LEMAY

REPARATIONS GENERALES

PRIX RAISONNABLE :: SATISFACTION GARANTIE

212, rue Cascades - - - - Saint-Hyacinthe



Facteurs d'Orgues

ST-HYACINTHE, P. Q.

Au-delà de 1500 instruments ont été construits par cette
Maison depuis sa fondation en 1880.

ARTHUR LEDOUX

OPTICIEN-BIJOUTIER

YEUX EXAMINES ET VERRES AJUSTES

AVEC SOIN

SAINT-HYACINTHE, P. Q.

LA MAISON

Dupuis Frères

LIMITÉE

sert avec satisfaction la population de Montréal
et de toute la province.

MAGASINS:
865 Est, Ste-Catherine,
PLateau 5151

COMPTOIR POSTAL:
Coin St-Laurent et St-Viateur
CRescent 3131

A VOS ORDRES

Quand vous recevez de l'argent, ne le gardez donc pas sur vous ni chez vous. Soyez prudents. Ouvrez un compte d'épargne à notre bureau le plus proche et déposez régulièrement les fonds dont vous n'avez pas besoin tout de suite. Ils seront en sûreté et vous rapporteront des intérêts.

Qu'il s'agisse de l'ouverture d'un compte, d'avances, d'escompte de billets, de placement ou de toute autre question, venez nous voir. Vous serez toujours les bienvenus.

Banque Canadienne Nationale

Actif, plus de \$130,000,000
563 bureaux au Canada

Succursale à Saint-Hyacinthe

E.-O. DESJARDINS, gérant.

Téléphone 500

Louis BOURGEOIS Limitée

FERRONNERIE EN GROS ET DETAIL

104-110, St-Antoine — 67-61, St-Simon, - Saint-Hyacinthe

F. DAOUST, gérant

Téléphone 59-w

LA COMPAGNIE D'EAU MINERALE

Propriétaire du célèbre PHILUDOR

148, rue Concorde - - - - - Saint-Hyacinthe

Téléphone: CRescent 2734

M. J-ALBERT LARUE

ARCHITECTE

A. A. P. Q.

5711, rue Durocher - - - - - Montréal

La Province de Québec

Conservons-lui son caractère français

La province de Québec s'enorgueillit à bon droit d'être la seule province française en Amérique. Elle est fière de ses origines, de sa langue, de ses mœurs et coutumes, si différentes de celles des autres provinces canadiennes et des autres pays du continent nord-américain.

Il est donc important que l'on conserve précieusement l'ambiance bien française et la beauté qui doivent être les attraits principaux du pays de Québec.

LA PART DE LA PROVINCE.

Le gouvernement de la province de Québec, par son ministère de la Voirie, a fait sa part pour contribuer à l'embellissement des campagnes québécoises et pour la conservation de la physionomie particulière de la province.

Il a contribué à l'ornementation de la campagne en faisant planter le long des grandes routes plus de 250,000 arbres. Il a contribué à l'embellissement des habitations et des bâtiments de ferme en organisant des concours pour la propreté des maisons et la beauté des jardins et en distribuant, à titre absolument gracieux, de la chaux pour blanchir maisons et dépendances. En dix ans, au delà de quatre millions de livres de chaux ont été distribuées.

LA PART DE CHACUN.

La province a donc fait sa part pour conserver la beauté des campagnes que les touristes doivent traverser. Il faut que chacun fasse maintenant sa part. Un vieux proverbe dit : « Si chacun balayait devant sa porte, la rue serait propre ». De même, si chacun veut se donner la peine d'entretenir son petit coin de terre, la province sera non seulement propre, mais elle sera belle et les étrangers se feront un plaisir d'y revenir et d'y envoyer leurs parents et amis.

C'est par là que nous montrerons que nous sommes français et que nous sommes fiers de l'être.

MINISTÈRE DE LA VOIRIE Province de Québec

Hon. J.-E. PERRAULT,
ministre.

Lt.-Col. J.-L. BOULANGER,
sous-ministre.

ARTHUR BERGERON,
sous-ministre suppléant.

Magasin: 401

TELEPHONE BELL

Résidence: 439J

J. D. DESROSIERS

MARCHAND DE CHAUSSURES
pour toute la famille.

Motto: Service — Courtoisie et Qualité.

143, rue Cascades, - - - - - Saint-Hyacinthe

Je peux vous fournir tout ce qui peut vous être nécessaire
en chaussures et en bas.

AUSSI AGENCE DE RADIOS.

Desmarais & Robitaille

LIMITÉE

Ornements d'église et Articles religieux

70 ouest, rue Notre-Dame, Montréal

121, rue Rideau, Ottawa, - :- - - 95, rue Church, Toronto

Nos maisons d'Ottawa et de Toronto peuvent expédier des vins pour
fins sacramentelles dans toutes les parties du Canada.

THES
EPICES

CAFES
GELEES

CACAO
ESSENCES

Nos 37 années d'expérience sont une garantie pour vous.

J. A. SIMARD & CIE

5, 7 est, rue Saint-Paul, - - - - - Montréal

MONTREAL et NEW-YORK

Tél. LANcaster 1950

Dentiers incassables "Resovin et
autres", Ponts, Obturations
de tous genres

Ouvrage de première qualité
seulement

RAYONS X

Dr J.-A.-ERNEST DAIGLE, B.C.D.

CHIRURGIEN-DENTISTE

Membre du Dispensaire Antituberculeux des Comtés de St-Hyacinthe
et Rouville

SPÉCIALITÉ: Chirurgie Buccale, Extractions sans Douleurs,
Procédés nouveaux d'Anesthésie.

Prix raisonnables
Satisfaction Garantie
Ouvert de 9 A. M. à 9 P. M.

79 Ste-Anne
ST-HYACINTHE, P. Q.
Téléphone 80

Téll Résidence 244-w.

(Le soir) Résidence 244-j.

Bureau: 88

Maison établie en 1879

A. BLONDIN Limitée

"INSUL-BOARD" — BOIS DE CONSTRUCTION
FOURNISSEURS EN GROS

Plomberie, Chauffage et Matériel de Construction, Peinture et Vernis
115, rue Cascades, - - - - - Saint-Hyacinthe



CHAPEAUX ROMAINS

Feutre, Soie, Peluche, Cachemire,
Paille

Catalogue envoyé gratuitement sur demande

CHAS DESJARDINS & C^{IE}
LIMITÉE

1170, rue Saint-Denis

MONTREAL

ASGRAIN & HARBONNEAU
Limitée

PHARMACIENS EN GROS

Fabricants Chimistes — Instruments de Chirurgie. —
Instruments pour Dentiste.

30 est, rue Saint-Paul,

Montréal

Demandez notre Catalogue.

Dominion Blank Book Co.
LIMITED

SAINT-JEAN, Qué.

Manufacturiers de livres à feuilles mobiles,
Livres de Comptabilités reliés.

ENVELOPPES

Notre catalogue vous sera envoyé sur demande.

Certaines crises de genre épileptique ont souvent pour cause le ver solitaire

C'est une conviction chez les médecins que dans nombre de cas certaines crises ressemblant fort à l'épilepsie ont pour cause la présence de parasites intestinaux dans les conduits excrétoires. Cette conviction est tellement arrêtée chez eux qu'avant d'examiner un malade sujet aux crises d'épilepsie ils tiennent à se rendre compte tout d'abord s'il n'a pas le ténia ou ver solitaire. De cette façon maintes opérations inutiles et des soins médicaux continués pendant des années entières peuvent être évités car il suffira d'éliminer de l'organisme ce redoutable parasite, véritable fléau de l'humanité. Les médecins qui se rendent compte du tort incalculable causé par cet horrible monstre font tout en leur pouvoir pour en débarrasser l'humanité, mais bien souvent en pure perte, car nombre de malades ignorant la présence chez eux du ver solitaire attribuent leurs maux à d'autres causes.

Des milliers de malades, hommes, femmes et enfants, se font soigner pour diverses maladies alors que la véritable source de leur mal est le ver solitaire. Un signe indubitable de sa présence consiste dans l'élimination de particules du parasite. Les indices de sa présence dans l'organisme sont: la perte de l'appétit, suivie à l'occasion, de fringales, l'état crêmeux de la langue, la cardialgie (ou douleur d'estomac), des douleurs au dos, aux bras et aux jambes, des étourdissements, des maux de tête, des états de langueur, le besoin de manger en dehors des repas, l'amaigrissement, les yeux cernés. Le malade éprouve encore des lourdeurs ou des gonflements d'estomac et à certains moments une sensation de rampe dans la région de l'estomac et des intestins comme aussi d'une invasion graduelle du canal alimentaire de l'estomac à la gorge.

Le malade a la peau jaunâtre, il perd du poids, son haleine est fétide, il est porté à expectorer fréquemment, il est sans aucune ambition, il n'a de goût pour aucune sorte de travail, il s'abandonne à l'oisiveté. — Il est avéré que des crises d'épilepsie ont été causées par la présence de cet horrible annelé qui atteint parfois une longueur de cinquante pieds. Quand il rampe dans la trachée-artère la victime est exposée à être suffoquée.

Débarrassez-vous sans retard de ce monstre avant qu'il ne compromette à tout jamais votre santé. Envoyez \$5.50 pour un traitement **Laxtan** en vue de vous débarrasser de ce dangereux parasite. Au cas où vous n'auriez pas le ver solitaire l'emploi du **Laxtan** serait inoffensif. Ce remède se vend exclusivement au **US Laboratory, 4837 USL Bldg., Box 2006, Hollywood, Calif.** On ne peut se le procurer dans les pharmacies. En faisant votre commande indiquez votre âge et votre sexe. Le **Laxtan** est un remède fabriqué dans votre intérêt. Il ne s'expédie pas contre remboursement (C. O. D.). C'est pourquoi vous devez joindre le prix à votre commande. En vue de faire recommander (enregistrer) le paquet ajoutez au prix le montant de 25 sous. Ce remède est garanti.

(Découpez cette annonce et conservez-la, elle pourra vous être utile à quel-que jour. Montrez-la à un ami malade et il vous sera à jamais reconnaissant de lui être venu en aide).

